



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S.S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

807155

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Septembre 1677
& plusieurs autres.

TOME VII.



A LYON,
Chez THOMAS AMAULRY,
Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY,



A MONSIEUR
LE DUC
DE
MONTAVSIER,
PAIR DE FRANCE, &c.
Gouverneur de Monseigneur
LE DAUPHIN.

MONSIEUR,

Quoy que le Mercure Galant semble
estre devenu le Livre de tout le monde,
cetuy que je prens la liberte de vous
offrir est tellement à vous, que j'ay crû
que vous ne desaproveriez pas que je
luy fisse porter vôtre Illustre Nom. Ce
qu'il contient de plus relevé regarde l'E-
ducation de Monseigneur le DAUPHIN.

à ij

EPISTRE.

C'ost l'Article le plus étendu, parce qu'il est impossible de renfermer en peu de paroles le prétieux Sujet de tant de vertus. & de tant de faits; Et quel autre que Vous, MONSEIGNEVR, a autant de part que vous en avez à cette merveilleuse Education qui nous fait admirer dans ce jeune Prince toutes les qualitez qui le pouvoient rendre digne d'être Fils de LOÜIS LE GRAND? C'est Vous qui luy inspirez les Vertus qui sont particulières aux Personnes de son Rang. C'est Vous qui le faites entrer dans les Sentimens Politiques qui doivent estre la principale Etude des Souverains; Et le Roy luy donnant les véritables Regles du grand Art de regner, par les Memoires qu'il prend soin de luy dresser de sa vie, C'est Vous qui luy rendez ces secours sensibles, & luy apprenez à meriter par luy-même les avantages qui luy sont destinés par sa Naissance. L'honneur que vous avez reçus par le choix que cet incomparable Monarque a fait de Vous pour vous confier ce qui apres Luy la France a de plus cher, & de plus Auguste, a été fait par

EPISTRE.

d'autres Rois en differens Siecles aux plus considerables de l'Etat; mais ces Rois qui les ont choisis n'estoient point Louis XIV. Et comme ils n'avoient pas cette vive source de lumieres dont il est éclairé dans tout ce qu'il fait, ils ont pu donner à la faveur, ce que l'experience nous fait voir que vous vous estes attiré par le plus solide merite. Cette gloire, MONSEIGNEVR, est si éclatante. Et si particulière pour Vous, que quoy que toute vâtre vie soit une matière inépuisable d'Eloges; Dire que le Roy vous a fait Gouverneur de Monseigneur le DAUPHIN, Et que les hautes Idées que vous luy avez fait prendre de ce qu'il est né, l'ont rendu ce que nous le voyons, c'est dire plus que les Panegyriques les plus achevez, ne pourroient faire concovoir des plus Grands Hommes. C'est aussi à cette sens la louange que je m'arreste, Et quelque liberté que je prenne de vous presenter cette Partie du Mercure, je me trouve en même temps constraint d'avoüer que le Mercure, ne doit point estre pour Vous. Il est lez parzont, Et on l'estime parce qu'en faisant

EPISTRE.

connôître les merveilles que produit tous les jours la France , il y a peu de Paix Etrangères où il ne donne sujet de l'admirer ; Mais , MONSIEUR , quand il dira que vous êtes d'une des plus nobles & plus anciennes Maisons du Royaume , que vous avez l'Esprit aussi grand que la naissance , que votre Courage les égale l'un & l'autre , & que malgré l'attachement que vous avez toujours eu pour les Belles Lettres , vous n'avez laissé échaper aucune occasion de vous signaler par les Armes , que dira-t-il qui ne soit connu dans tous les lieux où sa bonne fortune luy a fait trouver de l'accès ? Et Italie ne vous a-t-elle pas vu au Siège de Rosignan & de Casal donner dès votre jeune âge des marques de cette Valeur dont la Lorraine a depuis été témoin , & que l'Alsace n'a pu s'empêcher en suite d'admirer ; quand vous trouvant sous le feu Duc de Vucemar à l'attaque de la Ville & Forteresse de Brisac , vous y fistes tout ce qu'on peut entendre d'un Homme à qui les grandes Occasions inspirent la plus impatiente envie de se distinguer ? Je ne parle ny

EPISTRE.

des autres Siages, ny d'une infinité de Rencontres qui ont toutes servy à faire éclater votre Courage. Je lais le Bataille de Cerné, dans laquelle vous prîtes de votre main trois Etendards de Cavalerie. Avec quelle gloire n'avez-vous pas combattu en Allemagne, sous Maréchal de Camp de l'Armée quo commandoit feu Monsieur le Marechal de Guebriant ? La Haute & Basse Alsace, dont le Roy vous avoit confié le Commandement, n'oublieront jamais l'intrepidité avec laquelle vous avez tenu telle aux Ennemis, dont enfin vous ne puissiez éviter d'être fait Prisonnier de guerre, apres vous être exposé par tout où le plus pressant péril vous appelloit. Voilà de grandes Actions, MONSIEUR ! Nos Histoires qui en seront pleines vous répondent de l'Immortalité que vous avez si bien meritée, & mes foibles expressions ne pouvant rien pour votre gloire, je ne découvre plus dans ce que je me hazarde à vous offrir, qu'un ambitieux motif d'amour propre, qui me fait souhaiter que tout le monde frâche la grace que vous me faites de

E P I S T R E.

m'honorer de votre protection, & d'agréer que je me dise avec le zèle le plus respectueux,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-Humble & tres-obéiss-
sant Serviteur, D.

LE



LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME VII.

PENEZ-Y garde, Madame. Il n'y a rien de si propre à me gaster, que les louüanges, & vous m'en donnez de si flatouës, qu'insensiblement je pourray en estre séduit. Si cela arrive, vous n'y trouverez pas vostre compte. J'entreray dans une présomption que vous aurez

Tome VII.

A

LE MERCVR E

peine à vaincre , & il vous en coûtera tout au moins des pri-
res pour ces Lettres dont vous
me témoignez faire tant de cas.
Je veux croire que vous en estes
contente , parce que vous avez
de la bonté pour moy; mais quel-
que vanité que vostre approba-
tion me donne ; je conserue as-
sez de raison pour voir que vous
cherchez à me payer du soin
que je prens de vous envoyer
tous les Mois avec les Nouvelles
ordinaires , ce que je puis recou-
vrer de plus curieux. Je ne me
pique point de les assaisonner de
ce tour fin & délicat qui redou-
ble le prix des choses , & vous
perdez vos obligeantes exage-
rations , si vous croyez me per-
suader. Demeurons donc , s'il
vous plaist , dans les termes dont
nous sommes convenus. Laissez-

RIGAULT.

moy vous écrire toujours sans fa-
çon , & ne cherchez dans tout
ce que vous recevez de moy ,
que les témoignages d'un zèle
qui me rend plus sensible à l'a-
vantage de vous faire , qu'à
l'esperance de m'acquerir la ré-
putation de bel Esprit. Il est dan-
gereux de l'avoir. Elle engage à
une trop severe exactitude , pour
ne laisser rien paroistre où l'on
n'ait mis la dernière main , &
cette sujetion seroit fâcheuse
pour moy que la méditation em-
barrasse , & qui prens toujours
la voie la plus aisee pour sortir
d'affaires. Je ne scay si c'est estre
de mauvais goust , mais ce qui est
commode me semble si souhaita-
ble par tout , que je ne puis con-
damner ceux qui veulent de la
commodité dans l'Amour mes-
me. Il s'est fait une petite Pièce

LE MERCURE

là dessus qui me met encore davantage dans leurs sentimens. Je ne vous puis dire de qui elle est. Elle m'a été envoyée de Röuen, avec priere de ne me point informer du nom de l'Autheur. Le terroir est bon pour les Vers, & il n'en vient guetes de méchans de ce Païs-là. Voyez si je me trompe, en croyant ceux-cy assez agreablement. tournez pour vous plaire,

L'AMOUR COMMODE.

HE bien, mon cœur facile & qui par tout se rend, Pour quaire l'ouïe King Beantox en mesme temps spupire, que son oreille Entre nous, belle Iris, est-ce un crime si grand Qu'il faille y trouver tant à dire ?

GALANT.

Si j'ay dequoy vous engager,
Parce que j'ayme ailleurs en dois-je moins
vous plaire,
Et pour quelques douceurs qu'on me voit
partager,
Ne s'aurois-je estre votre affaire ?

Rendez plus de justice à ma sincérité.
Si j'en conte en tous lieux, c'est sans estre
volage,
Faire tant que l'on m'aime, & cette
fermeté
Vaut bien qu'avec moy l'on s'engage.

Il est vray qu'absent des beaux yeux
Dont mon ame charmée adore la lumiere,
Pour finir des jours ennuyeux.
Je n'ay pas la main meurriere.

Le cours où je prétens qu'on se plaise à
me voir,
Je ris, je chante, je folâtre,
Et regarde le Desespoir
Comme une vertu de Theatre.

À iij

LE MERCURE



Cest estre, je l'avoue, Amant peu re-
gulier,
Mais je fuis tous les maux que le chagrin
fait naître,
Et si c'est là n'aimer qu'en Ecolier,
Dieu me garde d'aimer qu'au Maître.



Apres tout, le repos estant un bien si
doux,
Aime-t-on afin qu'on enrage,
Et pour sécher d'ennuy d'estre éloigné de
vous,
Kous en verray-jo d'autantage ?



Les plaintes, les langueurs, les soupirs,
les sanglots,
Me rendront-ils ce que m'oste l'absence,
Et n'est-il pas plus à propos
Qu'apres l'avoir perdu je prenne pa-
tience ?



L'amour de tous les maux est le plus dan-
gereux,
Quand trop d'attachement nous livre à
son caprice,

G A L A N T.

7

Et je ne sçache point d'employ si malheu-
reux ,

Que de se faire Amant d'office.



A chaque occasion il faut avec transport
S'arracher les cheveux , se battre la po-
trine ,

Estre tout prest de courir à la mort ,
Ou du moins en avoir la mine.



Franchement , ce messier est des plus fa-
tigans ,

Il a mille chagrins qui rarement s'appar-
sent ,

Et ce n'est pas à tort qu'on nomme extra-
vagans

Les pauvres Dupes qui s'y passent.



Aime par regles qui voudra ,

1593
Iamais c'e ne fut ma methode ,

Je m'offre , & sans songer comme le taud
ira ,

Je prens d'abord du plus commode.



Mes vœux n'ayant pour tout objet

A iiiij

LE MERCURE

Que de rendre heureux ce que j'aime,
Pour réussir dans ce projet
Je crois devoir toujours commencer par
moy-même.



Ainsi, charmante Iris, si mon humeur
vous plaît,
N'examinez rien autre chose,
Aimez-moi sans prendre intérêt
Si de mon cœur quelqu'autre ainsi que
vous dispose.



Tant que je vous verray, je seray tout à
vous,
Point de souvenir des Absentes,
Vous allumerez seule en des moments si
doux
Mes passions les plus ardentes.



Dans quelque passe-temps que vous vœil-
iez donner,
I'y donneray sans le combattre ;
Et si vous voulez badiner,
Je seray badin comme quatre.



Je ne dis pas, quand vous m'aurez quitté,

G A L A N T. 9

Qu'attendant que je vous revoye,
Je n'aille d'un autre costé
Faire un nouvel amas de joye.



Mais ces égaremens facheux aux coeurs
jaloux,
Ne peuvent estre à vostre honte;
Ce que je feray loin de vous,
Ne sera point sur vostre compte.



Dans le temps où tous deux nous ne nous
verrons pas,
Comme d'aucun plaisir je ne veux me de-
fendre,
Ne vous faites point d'embarras
De tous ceux que vous pourrez prendre.



Recevez des Amans, écoutez leurs don-
ceurs,
Et quand de nous revoir l'heure sera é-
nue,
Prenons ce que chacun nous aurons fait
ailleurs,
Comme chose non avenue.



Sans nous inquiéter de rien;

A V

10 LE MERCURE

*Faisons-nous le même visage
Que si vostre cœur & le mien
Estoient demeurez sans partage.*



*Comme d'amour tout transporté,
Je vous feray mille caresses,
Vous pourrez y répondre en toute seu-
reté
Par vos plus flatoues tendresses.*



*Me faire des faveurs, c'est ne rien ba-
zarder,
Je suis discret, & recevant des vostres,
Vous aurez beau m'en accorder,
Je n'en parleray point aux autres.*



*À ces conditions si je suis vostre fait,
Belle Iris, vous n'avez qu'à dire,
Cherchons en nous aimant l'amour le plus
parfait,
Mais n'aimons jamais que pour rire.*

*Si tout le monde suivoit ces
Maximes, l'Amour ne causeroit
pas tant de malheurs, & l'em-
portement inconsidéré d'un Ja-*

loux n'auroit pas donné lieu à l'Avanture que vous allez entendre.

Une Dame bien faite, jolie, spirituelle, enjoüée, vertueuse dans le fond, mais ayant l'air du monde, & trouvant un plaisir sensible à s'entendre conter des douceurs, ne pût s'empescher de s'abandonner à son panchant pendant l'absence de son Mary, que d'importantes affaires avoient appellé pour quelques mois dans le Languedoc. Il aïoit sa Femme, & elle meritoit bien qu'il l'aimast; mais soit jalouſie, soit délicatesſe trop scrupuleuse sur le point-d'honneur, il estoit ſevere pour ce qui regardoit fa conduite, & il l'obligeoit à vivre dans une regularité un peu eloignée des innocentes libertez qu'elle auroit crû pouvoir!

A v j

s'accorder. Ainsi il ne faut pas estre surpris, si se voyant maistresse de ses actions par son depart, elle n'eust pas tous les scrupules qu'il avoit tâché de luy donner. Elle estoit née pour la joye, l'occasion estoit favorable, & elle crût qu'il luy devoit estre permis de s'en servir. Elle eut pourtant soin d'éviter l'éclat, & ne voulut recevoir aucune visite chez elle; mais elle avoit des Amies, ces Amies voyoient le beau monde, & l'enjoûment de son humeur joint aux agrémens de sa Personne, fit bientôt l'effet qu'elle souhaitoit. On la vit, elle plût, on luy dit qu'elle estoit belle, sans qu'elle témoignast s'en fâcher; les tendres déclarations faivirent, elle les reçut en Feme d'esprit qui veut en profiter sans se commettre; & là-dessus,

grands desseins de s'en faire aimer. Promenades, Comédies, Opéra, Festes galantes, tout est mis en usage, & c'est tous les jours quelque nouveau Divertissement. Cette maniere de vie aussi agreable que cōmode, avoit pour elle une douceur merveilleuse, & jamais Femme ne s'accommoda mieux de l'absence de son Mary. Les plus éclairez pourtant en fait de Galanterie, s'aperçurent bientôt qu'il n'y avoit que des paroles à esperer d'elle. Ils l'en estimerent davantage, & n'en eurent pas moins d'empressement à se rendre où ils croyoient la devoir trouver. Jusqu'à tout alloit le mieux du monde; mais ce qui gasta tout, ce fut un de ces Messieurs du bel air, qui sottement amoureux d'eux-mesmes sur leurs propres com-

plaisances, s'imaginent qu'il n'y a point de Femmes à l'épreuve de leurs douceurs, quand ils daignent se donner la peine d'en conter. Celuy-cy, dont une Perruque blonde, des Rubans bien compassez, & force Point de France répandu par tout, faisoient le merite le plus éclatant, se tenoit si fort assuré des faveurs de la Belle dont il s'agit, sur quelques Réponses enjouées qu'il n'avoit pas eu l'esprit de comprendre, qu'il se hazarda un jour à pousser les affaires un peu trop loin. La Dame le regarda fièrement, changea de stile, prit son sérieux, & rabatit tellement sa vanité, qu'il en demeura inconsolable. Il se croyoit beau, & trop plein du ridicule entêtement qu'il avoit pour luy, il ne trouvoit pas vanay-semblable qu'il se

fust offert sans qu'on eust accepté le Party. Il examina de plus pres les manieres de la Dame, la vit de belle humeur avec ceux qu'il regardoit comme ses Rivaux; & sans songer qu'ils ne luy avoient pas donné les mesmes sujets de plainte que luy, imputant à quelque préoccupation de cœur ce qui n'estoit qu'un effet de sa vertu, il prit conseil de sa jalouſie, & ne chercha plus qu'à se vanger de l'aveuglement qui eſt le avoit de faire des Heureux à son préjudice. Il en trouva l'occasion & plus prompte & toute autre qu'il ne l'esperoit. La Dame eſtoit allée à une Partie de Campagne pour quelques jours avec une Amie. Par malheur pour elle, son Mary revint inopinément de Languedoc le lendemain de cette Partie. Il fut surpris de ne la point

rencontrer en arrivant. Celle qui l'avoit emmenée hors de Paris estoit un peu en réputation de Coquete. Le chagrin le prit. Il forma des soupçons , & il y fut confirmé par l'amant jaloux, qui ayant scéu son retour , fut des premiers à le voir. Comme ils avoient toujours vescu ensemble avec assez de familiarité , le Mary ne lui cacha point la mauvaise humeur où le mettoit l'imprudente Promenade de sa Femme. Cet infidelle Amy qui ne cherchoit qu'à se vanger d'elle , crût qu'il ne pouvoit prendre mieux son temps. Il la justifie en apparence , & entrant dans le détail de toutes les Connnoissances qu'elle a faites depuis son départ, pour prévenir, dit-il, les méchans contes que d'indiscrets Zélez lui en pourroient faire, il

les excuse d'une maniere qui la rend coupable de tout ce qu'il feint de vouloir qu'il croye innocent. Le Mary prend feu. Quelques petites railleries que d'autres luy font, & qui ont du rapport avec cette premiere accusation,achevent de le blesser iusqu'au vif. Il s'emporte, il fulmine, & il auroit pris quelque résolution violente, si ses veritables Amis n'eussent détourné le coup. Tout ce qu'ils peuvent gagner pourtant, c'est qu'en attendant qu'il soit éclaircy des prétendues galanteries de sa Femme, elle ira se mettre dans un Couvent qu'il leur nomme à douze ou quinze lieuës de Paris. Deux Parètes des plus prudes se chargent de luy porter l'ordre, & de le faire exécuter. La Dame qui connoissoit la severité de son Mary, ne balance

point à faire ce qu'il souhaite. La voilà dans le Couvent, dont heureusement pour elle l'Abbesse estoit Sœur d'un de ceux qui luy en avoient le plus conté, quoy que ce commerce fut demeuré inconnu à l'Amant jaloux. Ainsi elle ne manqua pas de Lettres de faveur pour tous les Privileges qui pouvoient luy estre accordez. Elle n'avoit pas trop besoin d'une recommandation particulière. Ses manieres engageantes & flatteuses en estoient une tres-forte pour elle, & il ne falloit rien davantage pour la faire aimer de tout le Couvent. C' estoit une nécessité pour elle d'y passer quelque temps, elle aimoit les plaisirs, & elle s'en fit de tout ce qui en peut donner dans la retraite. Elle noua sur tout amitié avec une jeune Veuve Provençale,

Pensionnaire du Couvent comme elle. Son langage la charma tellement (il n'y en a point de plus agreable pour les Dames) qu'elle s'attacha à l'étudier ; & comme il ne faut que vouloir fortement les choses pour y réussir, elle s'y rendit si savante en trois mois, qu'on l'eut prise pour une Provençale, originaire. Cependant il y en avoit déjà six qu'elle estoit récluse. Sa prison l'ennuyoit, & elle succomba à la tentation de venir à Paris *incognito* passer quinze jours avec ses Amies. L'Abbesse, quoy qu'avec un peu de peine, luy accorda ce congé à l'instance sollicitation de son Frere, à qui elle devoit ce qu'elle estoit. Elle se précautionne pour n'estre point découverte. Une Amie avec qui elle concerte son dessein, & qui se charge de luy faire donner

un Apartement en lieu où elle ne soit connue d'aucun Domestic, la va prendre à dext're lieus de Paris, & la mene chez la Femme d'un vieux Conseiller, qui ne l'ayant jamais veue, la reçoit comme une Dame qui arrive nouvellement de Provence. Grande amitié qui se lie entr'elles. Il n'est parlé que de la belle Provençale, c'est sous ce nom qu'on songe à la divertir, & elle joue si bien son personnage, que ne voyant que trois ou quatre de ses plus particuliers Amis qui sont avertis de tout, il est impossible qu'on la soupçonne de n'estre pas ce qu'elle se dit. Tout contribue à mettre son secret en assurance. Le quartier où elle loge est fort éloigné de son Mary, elle ne sort jamais que masquée avec la Femme du Conseiller, &

quand elle fait quelque Partie de promenade avec son Amie , ce sont tous Gens choisis qui en font , & leur indiscretion n'est point à craindre pour elle. Trois semaines se passent de cette sorte. Elle prend ses mesures pour toutes les choses qui peuvent obliger son Mary à la rapeler au pres de luy , & feignant tout-à-coup d'avoir reçeu des nouvelles qui la pressent de se rendre en Provence, elle se dispose à s'aller renfermer dans le Couvent. Le jour est pris pour cela. Elle doit aller coucher avec son Amie à cinq ou six lieutés de Paris , & les adieux sont déjà à demy-faits sans qu'on ait rien découvert de ce qu'elle a interest à tenir caché. Dans cette disposition qui eust pu prévoir ce qui luy arrive ? Son Mary avoit un Procés,

le Conseiller qui la loge en est nommé Raporteur ; il cherche accés aupres de luy , & s'adresse à un Gentilhomme avec qui il a fait connoissance en Langue-doc , & qu'il scait estre le tout-puissant dans cette Maison. Le Gentilhomme prend volontiers cette occasion de faire valoir son credit , & ils vont ensemble chez le Conseiller le jour mesme que la fausse Provençale doit partir. Le Conseiller s'estoit enfermé dans son Cabinet au te-tour du Palais pour une Affaire qu'il falloit nécessairement qu'il examinast sur l'heure. Il estoit question d'attendre. Le Gentilhomme pour mieux servir son Amy , le mené à l'Appartement de Madame qu'il veut mettre dans ses interests. Comme il y entroit sans facon à toutes les heures du

jour , il y monte sans qu'elle en soit avertie , & il la surprend avec la fausse Provençale , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une visite de son Mary. Jugez de la surprise de l'un & de l'autre. Le Mary ne sçait où il en est. Il regarde , reconnoist sa Femme , & troublé d'une rencontre si inopinée , il oublie son Procés , & n'écoute presque point ce que son Amy dit en sa faveur. La Dame n'est pas moins embarrassée de son costé; mais comme elle n'est pas dangereux pour elle , n'elle n'y remédie par son esprit , elle n'en déconcerte point , & parlant Provençal au Gentilhomme qu'elle a déjà veu plusieurs fois , elle luy dit cent plaisanteries qui mettent le Mary dans un embarras nouveau. Il demande tout bas à son Amy qui elle est , & il luy ré-

pond de si bonne foy (comme il le croit) que c'est une Dame de Provence venuë à Paris pour affaires , que son langage servant à confirmer ce qu'il luy dit , il commence à croire que la ressemblance des traits à pû le tromper , & il ne s'en faut guere mesme qu'il ne les trouve moins ressemblans qu'ils ne luy ont paru d'abord. Il s'approche d'elle , l'examine , luy parle ; & le Gentilhomme luy ayant dit qu'il falloit qu'elle sollicitast pour son Amy , elle promet de s'y employer comme si c'estoit son affaire propre. Elle tient parole , & le Conseiller entrant , c'est elle qui commence la sollicitation ; mais elle le fait avec tant de grace & avec une telle liberté d'esprit , que son Mary ne peut croire que si elle estoit sa femme , elle eust pû se posse

posseder assez pour pousser le déguisement jusque-là. Il sort très-satisfait du Conseiller ; & pour n'avoir aucun scrupule d'estre la Dupe de cette rencontre , il se résout d'aller dès le lendemain trouver sa Femme au Couvent. Elle y met ordre par la promptitude de son retour , & devinant ce qu'il est capable de faire pour s'éclaircir , au lieu d'aller couché où son Amie la devoit passer , elle marche toute la nuit , & arrive de tres-grand matin au Couvent. L'Abbesse à qui elle rend compte de tout , instruit la Touriere de ce qu'elle doit dire , si quelqu'un la vient demander. Son Mary fait diligence , & arrive six heures apres elle. Il vient au Parloir. On luy dit que sa Femme n'a presque point quité le Lit depuis huit jours , à cause d'une

legere indisposition , & elle pa-
roît un quart-d'heure apres en
coifure de Convalescente. La fa-
tigue du voyage , & le manque
de dormir pendant toute la nuit
passée , l'avoient un peu abatue.
Cela vint le plus à propos du
monde. Comme son Mary ne luy
trouva ny les mesmes ajustemens ,
ny la même vivacité de teint qui
l'avoit éblouy le jour précédent
dans la Provençale , il fut aisé-
ment persuadé qu'il y avoit eu de
l'erreur dans ce qu'il s'en estoit
figuré d'abord. Cependant il avoit
remarqué tant de merite dans
cette prétendue Provençale , &
il en estoit tellement touché ; que
se tenant trop heureux de posse-
der une Personne qui luy ressem-
bloit , & estant d'ailleurs con-
vaincu qu'il y avoit eu plus d'im-
prudence que de crime dans la

conduite de sa femme, il luy dit les choses les plus touchantes pour luy faire oublier ce que six mois de clôture luy avoient pu causer de chagrin. Elle garde quelque temps son sérieux avec luy, luy fait ses plaintes en bon accent François de son injurieux procedé, & apres quelques feints refus de luy pardonner si-tost un outrage qui avoit fait tant de tort à sa reputation, elle se rend aux pressans témoignages de sa tendresse, & retourne avec luy le lendemain à Paris. Il luy conte l'Avanture de la Provençale qu'il promet de luy faire voir, & il demeure un peu interdit, quand l'estant allé demander chez le Conseiller, il apprend que ses affaires l'avoient rapelée en Provence. Je ne scay si un depart si prompt luy a fait soupçonner

B ij

quelque chose , mais il en uſe
tres-bien avec ſa Femme , & il
luy laiſſe meſme plus de liberté
qu'il ne luy en ſoufroit avant ſon
voyage de Languedoc.

A propos de Languedoc , on
vous a dit vray , Madame , en
vous apprenant que Monsieur le
Marquis de Montanegre avoit eu
l'agrement du Roy pour ſa Lieu-
tenance Generale du Bas Lan-
guedoc , & je ne ſçay comment
J'oubliaſſe la dernière fois que je
vous écrivis ; à vous faire part de
cette nouvelle. Toute la Province
en a témoigné de la joye , &
comme elle connoît ſon zèle pour
la Religion , ſa fidélité pour le ser-
vice de ſon Maître , & ſon des-
intérêtſſement pour le bien pu-
blic , elle ne doute point que ſon
Gouvernement ne luy procure
toute ſorte d'avantages. Il n'y a

rien de plus glorieux pour luy ; que la maniere dont il a plu au Roy de le distinguer entre un grand nombre de Prétendans, pour luy confier un Poste aussi important que celuy dont je vous parle. Aussi faut-il demeurer d'accord que M^r le Marquis de Montanegre s'estoit rendu digne de cette préferéce, par l'attachemēt qu'il a toujours eu pour le Service. Apres ses premières Campagnes, il fut Capitaine de Cavalerie au Régiment de Monsieur, dont il eut en suite l'honneur d'estre Mestre de Camp pendant plusieurs années, & mesme de commander la Cavalerie en Catalogne. Il donna de tres-grandes marques de valeur & de courage en soutenant l'effort de celle des Ennemis, lors qu'ils entreprirent de secourir Campedon

que l'Armée du Roy assiegoit. Ils estoient des deux tiers plus forts que nous , & M^r de Montanegre tout blessé qu'il fut d'abord, ne laissa pas de se jettter luy seul dans un de leurs Escadrons , pour tâcher par son exemple de ranimer les Siens , que l'inégalité du nombre avoit effrayez. Il mit cet Escadron en desordre , & s'estant relevé de dessous son Cheval qui fut tué , il se défendit long-temps l'Epée à la main , mais enfin une nouvelle blessure qu'il reçeut dans le corps , le fit tomber par terre , & entre les mains de ceux qui n'en seroient pas aisément venus à bout , s'il n'eut été mis par là hors de combat. Cette Action , & beaucoup d'autres , ayant fait bruit à la Cour, il seroit parvenu sans-doute aux Commandemens dont le merite

de ceux qui luy ressemblent est toujours récompensé, si la Paix des Pyrenées qui se fit peu de temps apres ne l'eust forcé à se retirer chez luy. Le Roy ne l'y voulut pas laisser inutile, & on connust l'estime particulière dont Sa Majesté l'honoroit, par l'entrée qu'Elle luy donna aux Etats Generaux de Languedoc en qualité de Baron. Cet honneur estoit grand, mais non pas au dessus d'une Personne de sa naissance. Il n'y en a guère de plus illustre, & je vay satisfaire avec joie à l'ordre que vous me donnez de vous apprendre ce que j'en sçay.

M^r le Marquis de Montanegre prend son origine de la Maison d'Urre en Dauphiné, qui partagée en douzé branches il y a plus de deux cens ans, compte dans ses Alliances les Maisons de Vesq,

32 LE MERCURE
d'Ademar, de Berenger, de Cornillon, & presque tout ce qu'il y a de grandes & anciennes Familles dans cette Province, où l'on se fait que la Noblesse est en possession de se conserver depuis long-temps dans toute sa pureté. On trouve parmy les Titres de cette Maison des Vassaux de la Terre d'Urre anoblis il y a cinq cens ans, par un Privilege particulier dont certaines Familles considerables du Dauphiné jouissoient en ce temps-là; & ces mesmes Titres font connoistre que dès l'an 1266. il y avoit des Chevaliers de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem dans la Maison d'Urre, & qu'un François d'Urre en prenoit la qualité. Je ne vous parle point d'un Aimé d'Urre, Seigneur des Tessieres, Grand Maistre de la Maison du Duc de

Lorraine, & dans le rang & l'alliance de l'ancienne Chevalerie de Lorraine ; ny d'un autre des plus proches de Mr de Montanegre , qui fut Lieutenant de Roy en Provence , sous le Regne de Henry II. Nous y avons veu de nos jours commander par Commission Monsieur le Marquis d'Ayguebonne de la mesme Maison d'Urre , qui fut fait Chevalier des Ordres du Roy en 1641 & que le Commandement des Armées du Roy en Italie , & le Gouvernement de Casal , ont fait assez connoistre par tout. Ce n'est pas seulement de cette Illustre Maison que Mr le Marquis de Montanegre tire les avantages de sa naissance ; il trouve encor de quoy la relever par Messire Pietre de Libertas son Ayeul maternel , qui réduisit à l'obéissance du Roy

Henry IV. la Ville de Marseille, que la perfidie de quelques Particuliers luy avoit attachée malgré elle, tandis que ce Grand Prince estoit occupé au Siege d'Amiens. Son Action si remarquable dans l'Histoire ne s'effacera jamais de la memoire des Marseillois, qui non contens de luy avoir érigé une Statuë, font celebrer tous les ans un Service en Corps de Ville, en reconnaissance de sa valeur & de sa fidelité.

Voila comme les Grand's Hommes ne meurent jamais. Leur nom demeure apres eux, & ils n'ont rien à craindre du temps. Il est vray qu'il n'est pas permis d'estre grand Homme à tous ceux qui le voudroient devenir. On a beau faire de belles actions, elles font longtemps ignorées, si on n'est d'une naissance à se faire

d'abord remarquer; mais au moins si les occasions d'une bravoure d'éclat ne s'offrent pas , l'Esprit est une ressource avec laquelle on peut toujours faire figure dans le monde ; & qui ne s'y distingue par aucune qualité recommandable , n'est à mon avis guere different de ce Enfant-Ours que la feuë Reyne de Pologne faisoit éllever. Je ne scay , Madame , si vous en avez entendu parler. Il fut trouvé dans les Forests de Lithuania, & pouvoit avoir sept ou huit ans. Toutes ces manieres firent présumer qu'il avoit été nourry par une Ourse. Les traies de son visage estoient assez beaux; mais on y voyoit par tout des cicatrices. On ne scait si elles venoient des ongles des jeunes Ours ses Freres avec lesquels il pouvoit s'estre joué , ou des ronces &

B vj.

des branchages des Bois qu'il traversoit, quand il fut pris, avec une agilité merveilleuse. La Reine à qui on l'apporta, le fit mettre chez les Filles de la Charité qu'elle a fondées à Varsovie, & ordonna qu'on en preist tout le soin possible pour voir si on pourroit tirer quelque éclaircissement de sa vie passée, quand il auroit appris à parler. Mais c'est ce qu'il n'a pû faire quelque peine qu'on ait prise pour luy faire prononcer quelques paroles. On a feullement remarqué qu'il entendoit, & aucun usage de raison ne luy est venu. Il approchoit de tout le monde, & faisoit le Signe de la Croix, parce qu'à ce Signe on luy donnoit du pain, qu'il alloit en suite dévorer en Bête. Il déchiroit tout ce qu'il rencoûtoit avec ses ongles, & ses dents, & n'épargnoit pas.

mesme ses habits. Son plus grand plaisir estoit de grater la terre , d'y faire des ouvertures , & de se sauver dedans. J'ay voulu sçavoir ce qu'il estoit devenu , & on m'a écrit depuis quinze jours qu'après la mort de la Reyne on l'avoit donné à un Evesque de Lithuania , qui s'estoit chargé d'en prendre soin. Apparemment c'estoit quelque larcin fait à l'honneur qu'on avoit voulu cacher en l'exposant dans les Bois. Il s'en fait beaucoup d'autres dans le monde dont on ne dit mot , & il n'est point de Belle qui n'ait son heure dangereuse quand les Amans s'attachent à l'observer. Les Prudes mesmes ne s'en sauvent pas. Voyez ce qu'un Expert sur cette matière en a ingénieusement écrit depuis peu..

L'HORLOGE DES AMANS.

A Pres la declaration
 Qui marque une sincere & tendre passion,
 Quand la Belle devient resveuse,
 L'occasion se montre heureuse ;
 Et si l'Amant a de l'esprit ,
 Il en doit faire son profit.

L'heure où l'Amant se racommode
 Est toujours une beure commode ,
 On veut se racquiter du temps qu'on a
 perdu ,
 Et la Belle estant appaisée ,
 Le cœur pour se montrer de bonnefoy rédu ,
 Nous rend toute entreprise aisée ,

Ce moment si chery des Hommes & des
 Dieux ,
 Est en Chiffres d'amour écrit dedans les
 yeux
 De celle pour qui l'on soupire ,
 Et bien heureux qui l'y peut lire .



*Une Femme dans le courroux.
Où la met un Mary jaloux,
Aux desirs d'un Amant est rarement
cruelle.*

*L'occasion de se vanger
Est une occasion trop belle,
Et l'heure du Dépit, l'est souvent du
Berger.*



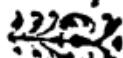
*Si parmy la réjouissance
D'une Fête donnée en quelque beau Jar-
din,
Celle que vous aimez, lors que moins on
y pense,
S'éclipse & disparaît soudain,
Suivez-la, l'amour se déclare,
Ce n'est pas sans dessein que la Balle s'é-
gare.*



*Une Fiere vent du respect,
Cherche dans sa conduite un Amant cir-
conspect,
Et qui contre la médisance
En tous lieux prenne sa défense;
Son honneur sauvé de ces coups
Se défendra mal contre vous.*



Celle que le chagrin dévore,
 Qui ne vit que dans un grand dœil,
 Et d'une cendre qu'elle adore
 Semble n'aimer que le cercueil,
 Quoy qu'on la croye inconsolable,
 N'est pas toujours inexorable.
 La douleur n'estant point vertu,
 Ne fournit que de foibles armes,
 Et l'amour est mal combattu
 Par la langueur & par les larmes.



Comme souvent ta peine irrite le desir,
 Pour objet de vos vœux s'il vous plaist
 de choisir.

Quelque Prade à vos yeux aimable,
 Ne vous allarmez point de sa grande froideur,
 Par vos soins, vos respects, montrez lui
 vostre ardeur,
 Et laissez faire au temps, il la rendra
 traistable,
 Elle ne croira pas en avoir moins d'honneur,
 Pour donner à l'amour une place en son
 son cœur.

Je ne scay si l'Autheur de ces Vers est aussi bien fondé en raison qu'il le croit estre, mais je scay que vous en avez beaucoup, d'estimer autant que vous faites le Compliment que je vous ay envoyé de M^r de Roubin. Il en a fait un autre que vous ne serez pas fâchée de voir. Comme l'Académie Royale d'Arles est associée à celle de Paris, & qu'elle a toujours pris soin d'entretenir avec cet Illustre Corps, une correspontance dont elle s'est trouvée glorieuse, en députant M^r de Roubin pour venir presenter au Roy l'Estampe du superbe Obélisque dont je vous ay parlé la dernière fois, elle le chargea d'en offrir en suite à Messieurs de l'Académie Françoise. L'Avis leur en ayant été donné, ils luy firent dire par M^r l'Abbé Tallemant le:

jeune qui est présentement Directeur de la Compagnie (car on en élit un nouveau tous les trois mois) qu'ils attendoient avec beaucoup de joie l'honneur qu'il leur vouloit faire , & que quand il luy plairoit venir à leur Assemblée , il y seroit très-bien reçeu . Sur cette assurance , ce Député se rendit à l'Apartment du Louvre que le Roy leur a donné pour leurs Conferences , sans les avoir fait avertir du jour . Il y fut placé au lieu le plus honorable & avant que leur distribuer les Estampes de l'Obelisque qu'il leur avoit préparées , avec des copies du Sonnet que vous avez veu de luy sur ce sujet , il leur parla en ces termes .

MESSIEURS ,
L'Académie Royale d'Ar-

les qui me procure aujourd'huy l'honneur de paroistre dans cette Ilustre Assemblée, composée de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus auguste dans la Republique des Lettres, vent en user aupres de la vostre comme une Fille bien née, qui vient de temps en temps rendre compte de ses occupations & de sa conduite à sa Mere, afin de se conserver dans sa bienveillance. C'est pour cela, Messieurs, qu'elle m'a chargé de vous faire part de ce superbe & majestueux Monument qui vient d'estre érigé par ses soins à l'honneur de nostre Invincible Monarque, & qu'elle croit pouvoir avec justice compter au nombre de ses Ouvrages, puis que c'est elle qui en inspira le premier dessein, qui en a sollicité l'execution, & qui a conduit enfin si heureusement l'entreprise, qu'elle a merité non seulement les acclama-

tions du Public, & les applaudissements de la Cour; mais, ce qui luy est encor plus glorieux, les complaisances mesme du plus grand Roy de la Terre. Jusqu'icy, Messieurs, je l'avouë, nos Muses timides & tremblantes, se défiant de leurs forces, n'avoient encor rien entrepris de considerable à sa gloire; & cedant aux vostres l'avantage de celebrer ses Victoires par tout le monde, elles se contentoient de chanter en secret quelques Hymnes à sa louange, de brûler à son honneur quelque grain d'Encens, & de venir semer de temps en temps quelques Fleur sur le marche-pied de son Trône; mais aujourd'huy, Messieurs, elles portent bien plus haut leur ambition, & voulant donner des marques plus éclatantes de la grandeur de leur zèle à cet incomparable Monarque, elles viennent de luy consacrer un

Ouvrage, qui malgré l'injure des Temps, & la violence même des Elemens, est assuré de pouvoir durer autant que le Monde. Ne croyez pas neantmoins, Messieurs, qu'il soit de la nature de ceux que vous enfantez tous les jours, à qui la beauté du Stile, la sublimité des Pensées, la force de l'Eloquence, la reputation enfin & le merite des Autheurs, sont comme autant de garans d'Immortalité. Non, Messieurs, celuy dont je parle ici, doit estre regardé plustost comme un effort de nos mains, que de nostre esprit, où par un heureux artifice, ayant fait supléer la Nature à l'Art, & la matiere à la forme, nous avons trouvé le secret de sauver eternellement de l'Oubly, l'Auguste Nom de LOÜIS LE GRAND, en le gravant sur le Marbre & sur la Granite avec des Caractères ineffaçables. C'est en

quoy, Messieurs, je ne scaurois m'empêcher de m'applaudir, en secret de cette louable précaution que nous avons euë pour sa gloire, quand je considere sur tout à combien de malheureux accidens sont souvent exposez les Ouvrages mesmes des plus grands Hommes. N'est-ce pas en effet une déplorable costume, ou plutost une malheureuse nécessité, que celle de confier, comme on fait tous les jours, les Veritez les plus importantes de nostre Histoire, à la bonne-foy d'un Dépositaire aussi fible, aussi leger, & aussi périssable que le Papier, qu'un Enfant déchire, que le Vent emporte, que les Vers rongent, que l'Eau pourrit, & que le feu consume avec tant de facilité ? En vérité, Messieurs, je tremble pour l'intérêt des Muses de nostre France, toutes les fois que je m'imagine qu'il ne faudroit qu'une

petite étincelle pour embraser & réduire en cendres toute la Bibliothèque du Louvre, & priver ainsi malheureusement la Posterité du fruit précieux de tant de sueurs & de tant de veilles que vous consacrez au Public, & qui devroient immortaliser vos illustres Noms dans la memoire des Hommes, aussi bien que celuy de nostre Auguste Monarque. Graces au Ciel, Messieurs, nous avons trouvé le moyen de le mettre à couvert de ces injustices de la Fortune, & l'Académie Royale d'Arles peut dire maintenant avec raison, de ce grand & superbe Livre qu'elle vient de consacrer à sa gloire, ce que le Poète n'a dit autrefois du sien que par vanité :

Exegi monumentum ære perennius
Quod non imber edax, nec Aquilo
impotens, &c.

Vous en allez juger, Messieurs, par ces Exemplaires que je suis chargé de vous en offrir. & que vous aurez, s'il vous plaist, la bonté de recevoir avec complaisance de la part d'une Compagnie toute remplie de sentimens de respect & de vénération pour la vostre, & qui ne souhaite rien tant au monde que de se pouvoir rendre digne par ses services de cette Adoption glorieuse dont il vous a plu l'honorer.

Le Compliment, le Sonnet & les Estampes de l'Obélisque, dont celle qu'on avoit destinée pour la Salle de l'Académie, estoit enrichie d'une fort belle Bordure, tout fut reçeu avec applaudissement de cette Illustre Assemblée, au nom de laquelle le Directeur remercia M^r de Roubin avec les termes les plus civils, & apres

après luy avoir donné mille assurâces de l'estime particulière que la Compagnie avoit toujours eue pour l'Académie Royale d'Arles, il se plaignit obligamment de ce que ne l'ayant pas averti du jour qu'il avoit choisy pour leur faire l'honneur qu'ils recevoient, il luy avoit ôté le moyen de se préparer à luy répondre avec plus d'ornement, & de faire tenir une Assemblée extraordinaire qui luy auroit donné un plus grand nombre d'Approbateurs. Il le supplia cependant au nom de la Compagnie, de vouloir donner à M^r de Mezeray, qui en est le Secrétaire, une copie de son Discours pour la mettre dans leur Régistre. On luy fit les honneurs entiers, & ces Messieurs luy donnèrent part aux Jetons comme à une Personne de leur Corps. Je

LE MERCURE

croy, Madame, que vous n'ignorez pas que c'est une Libéralité du R^eoy qui leur donne quarante lettons d'argent pour chaque Seance. Ils sont distribués à ceux qui s'y rencontrent, & beaucoup d'entre eux se font honneur de s'y aboyer pour les recevoir. Comme les choses dépendent quelquefois autant de la maniere dont elles sont tournées, que de ce qu'elles valent par elles-mêmes, la Ville d'Arles a bien lieu d'estre satisfaite, puis que si le zèle qu'elle a pour le R^eoy lui a fait faire de la dépense, on peut dire que M^r de Roubin en a relevé le prix. L'Académie qui l'a choisi dans son Corps pour cette Députation, ne doit pas estre moins contente d'avoir nommé une Personne dont l'Esprit a si avantageuse

1740

ment soutenu la réputation que cette Compagnie s'est acquise parmy ceux qui connoissent ce que c'est que les belles Lettres.

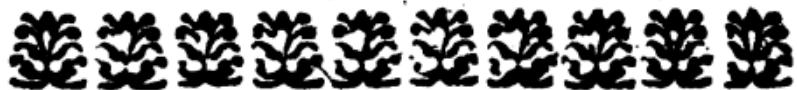
Vos Amies se revolteront peut-être contre deux Vers Latins employez dans le Compliment; mais elles doivent songer qu'ils ont bonne grace avec des Sçavans, & je me rapporte à ce que vous leur direz, si elles vous en demandent l'explication.

Ces Assemblées d'Hommes choisis pour les belles Connoissances, sont jugées si nécessaires dans tous les Estats bien policez, qu'à l'exemple de l'Academie Françoise, Madame Royale en établit une à Turin. Les Séances s'en doivent tenir dans l'un de ses Palais, où Son Alceſſe Royale instituë une autre Académie pour tous les exercices du Corps qui

peuvent perfectionner un Gentil-homme. Elle choisit pour cela les plus habiles Maîtres qu'on puisse trouver. Ce n'est pas la seule marque que cette grande Princesse donne à ses Sujets du soin qu'elle a de leurs avantages. La récolte des Grains ayant été très-médiocre cette année en Piémont, elle n'a pu voir ce que ses Peuples auroient à souffrir de cette disette, sans que sa bonté se soit intéressée à les secourir. Les grosses sommes d'argent qu'elle a répandues pour faire venir des Grains de dehors, ont reparé l'indigence où ils se trouvoient, & par sa générosité accoutumée elle a fait naître pour eux l'abondance au milieu de la sterilité.

Je me réjouis avec vous, Madame, de ce que vous avez des Amies d'un esprit si vif & si éclai-

ré, qu'elles n'ont point eu besoin de l'Explication que je vous envoyay la dernière fois de l'Engine de la Lettre R. pour deviner ce que c'estoit. Quoy que bien des Gens ayent inutilement tâché d'en venir à bout, je veux croire qu'elles n'en ont point esté embarrassées ; & puis qu'elles ont tant de facilité à développer les choses obscures, demandez-leur, je vous prie, quel peut estre le sens de ces vers.



E N I G M E.

Dans un double & sombre parterre
Eclairez de rayons divers,
I'allume une soudaine guerre
Entre deux Amis que je sers.
I'interesse dans leurs querelles
Un grand nombre de Demoiselles

C iij

34 LE MERCURE

Qui font mille cris éclatans.

Cependant toute la Dispute

Finit entre les Combatans,

Par la bizarre culebure

Des restes d'un Squelette affreux

Brusquement sortis de leurs cœux.

Voila deq[ui]toy exercer vos sp[irituelles] Amies. Je leur laisse le plaisir entier de deviner, & ne leur feray point le tort de vous envoyer le mot de l'Enigme. Si elles ne l'attrapent pas, le secours est prest. Il ne vous coûtera que la peine de le demander, & vous l'apprendrez dans ma Lettre du Mois prochain. Je voudrois qu'il n'en coûtaist pas davantage pour avoir ce que fait Monsieur le Duc de S.Aignan ; mais comme il n'en garde point de Copies, on n'a de lui que ce que le hazard fait recouvrer de ceux à qui il peut l'avoir adressé. C'est par ce moyen

G A L A N T. 55
que la Ballade qui suit m'est tom-
bée entre les mains.



B A L L A D E A U R O Y.

Charmant & glorieux Vainqueur,
Qui mettez tous sous vostre Empire,
Ce qui se passe dans mon cœur
Vous vantez donc l'apprendre, SIRE ?
Helas ! à toute heure il soupire,
Et dit accablé de travaux,
Que brûler & ne l'oser dire,
Est le plus grand de tous les maux.



Mon esprit n'a plus de vigueur,
Rien n'est pareil à mon martyre,
Et dans l'excès de ma langueur,
Je ne scay ce que je desire.
A chaque instant mon mal empire,
J'ay des Taloux, Pay des Rivaux;
Mais brûlot & ne l'oser dire,
Est le plus grand de tous mes maux.

36 LE MERCURE



On voit ma triste couleur
Un changement que l'on admire.
L'excès de ma vive douleur ;
Tous les plaisirs vient m'interdire.
Je ne sçay si l'on peut décrire
Des tourmens qui n'ont point d'égaux,
Mais brûler & ne l'oser dire
Est le plus grand de tous les maux.

ENVOY.

Ab ! Grand Roy, voit-on rien de pire,
Entre les plus fiers Animaux,
Que l'Homme sujet à médire ;
Et brûler & l'oser dire,
N'est-ce pas le plus grand des maux ?

Vous voyez, Madame que le
Génie de Monsieur le Duc de S.
Aignan est universel, & que la
constrainte des Rimes qui emba-
rasse dans ces sortes d'Ouvrages,
ne luy osten rien de sa facilité or-
dinaire à s'exprimer. Il donne

toùjours ses ordres dans son Gouvernement avec une application qui met les Rades du Havre dans une entiere seûreté , & les Armateurs ennemis ne se hazardent plus à faire aucune entreprise de ce costé là , depuis que le Rôy luy a fait l'honneur de luy donner une Barque longue toute équipée , avec laquelle il empeschera facilement ces Pyrates de troubler le commerce comme ils avoient accostumé.

Au reste , Madame , doutez tant qu'il vous plaira que le Solitaire dont vous avez appris l'avanture par ma dernière Lettre , ait passé si aveuglement de l'Indifférence à l'Amour , je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus vray que le Procès intenté par le Pere pour faire casser son Mariage. S'il y a quelque chose qui

58 L E M E R C V R E
vous blesse dans la Personne qu'il
avoit choisie pour faire renon-
cer son Fils à l'insensibilité , vous
ne devez point vous en pren-
dre à moy , qui aime mieux vous
conter les choses dans leurs plus
véritables circonstances , que de
les falsifier pour les embellir. Il
en arrive tous les jours de si ex-
traordinaires , que toutes vrayes
qu'elles sont , elles semblent quel-
quefois s'éloigner du vray-sem-
blable. Ainsi je ne doute point
qu'il ne se trouve des Incrédules
sur l'Histoire de la Fausse Pro-
vençale. Quoy qu'en vous l'écri-
vant je n'aye fait que suivre les
Mémoires qui m'en ont été don-
nez , vous aurez peut-être pei-
ne vous-mêmes à vous persua-
der qu'un Mary puisse parler à
sa propre Femme , & s'imaginer
qu'elle ne la soit pas. Mais ouïe

le Langage Provençal qui luy de-
voit estre inconnu ; & les autres
particularitez q'il établiſſent le
Fait , combien avons-nous vécu
de Gens fe tromper à la reſem-
blance des traits ? L'affaire de
Martin Guerre qui a fait autre-
fois tant de bruit au Parlement
de Toulouse , en est une preuve
incontestable , & en voicy un
exemple fort récent dont je vous
vay faire le détail en peu de mots .

Il n'y a qu'un mois où deux
qu'un Milord ayant une Charge
fort considérable dans la Maison
du Roy d'Angleterre , eut diffé-
rence avec deux Seigneurs de cette
Nation , contre lesquels , sur quel-
ques paroles fâcheuses qui leui
échaperent , il fut obligé de met-
tre l'Epée à la main . Il en détruisit
un sur la place , & cette mort
huye fut passer promptement la

Mer, pour se mettre à couvert des poursuites qu'il devoit craindre. Son Pere, qui est un fort grand Seigneur, & tres-riche, donna ses ordres sur l'heure, en différens lieux où le Milord pouvoit s'estre retiré, & il écrivit entr'autres à un Banquier de Paris de sa connoissance, pour le prier, si son Fils s'adressoit à luy, de ne luy refuser pas l'assistance de sa Bourse. La Lettre est rendue au Banquier, qui le lendemain reçoit un Billet du Milord. Ce Billet estoit un avis de son arrivée à Versailles, & un honneste emprunt de cinq Pistolets, qu'il le prioit de donner au présent Porteur. Le Banquier qui avoit eu déjà des affaires avec luy dans un Voyage qu'il avoit fait en France, examine l'écriture, la reconnoist, s'informe de bien des choses sur lesquelles on

Luy répond juste, & compte aussitôt l'argent. Autre Billet à un nommé Goüin, Tailleur Anglois. Le caractere luy estoit connu, & sur cette caution il accompagne l'Agent du Milord chez divers Marchands. On leve des Etoffes, on choisit des Point de France : tout suit, Plumes, Perruques, Baistrer, Robans ; gain raisonnable, & credit par tout. La facilité des Presteurs engage le Milord à doubler son équipage. Ils fournissent de nouveaux, & celuy qui a déjà donné du Point de France, est le seul qui refuse de s'embarquer plus loin sans savoir qui le payera. On luy nomme le Banquier. Il le va trouver, prend sa parole, & continue à faire crédit. Cependant le Milord fait fort grand' chere à Viesailles. Il se donne les violons & les

Hautsbois ; & sa dépense ayant fait bruit , on s'étonne de ne le point voir chez les Personnes de qualité d'Angleterre qui sont à la Cour. Ceux avec qui il est entré en commerce de plaisirs luy en demandent la cause. Il répond qu'il n'est point de condition à aller chercher les Gens. Cette réponse si peu digne de celuy qu'il se disoit estre , fait soupçonner quelque fourberie. On l'observe ; il s'en apperçoit , & trouve à propos de décamper. Il part de nuit avec son Agent ; & sa fronde ne laisse plus doute de la vérité. C'estoit en effet un faux Milord qui avoit si bien copié le véritable , que le Banquier qui l'avoit parlé deux fois n'avoit pas connoistre qu'il le dupoit. Comme il eut avoit tous les traits , il s'estoit attaché à contrefaire son

écriture, & elle estoit si semblable, que tout autre s'y fust laissé attraper. Le Marchand de Point de France alla trouver le Banquier. Il paya les choses dont il avoit répondu, & les autres Marchands ont pris patience.

Nous ayons eu des nouvelles de Constantinople qui nous apprennent que M^r le Marquis de Nointel nostre Ambassadeur à la Porte, y avoit soutenu comme il devoit la Dignité de son caractère. Il s'apperçut à sa première Audiance du Grand Vîsir, que le Siege qu'on luy donnoit, n'eût stoit point à l'ordinaire, vis-à-vis du sien sur le Sofa, qui est un Tapis en façons d'Estrade. Il en voulut prendre un autre, dont deux Turcs se saisirent pour l'en empêcher. Il le leur arracha des mains, & le mit sur le Sofa, où il

s'assit en attendant l'arrivée du Grand Visir qui estoit alors au Divan. On courut l'avertir de l'action de M^r de Nointel, auquel il envoya dire par Mauro Cordato son premier Drogman, qu'il ne luy donneroit point Audience, s'il n'estoit assis hors du Sofa. M^r de Nointel répondit au Drogman que le Grand Visir pouvoit ordonner de son Siege, mais non pas de sa Personne, & s'en alla dans le mesme instant. Le Grand Visir luy a fait dire depuis qu'il ne laisseroit pas de luy accorder comme auparavant toutes les choses qui regardoient le Commerce, suivant les Capitulations qui en avoient été faites. Il est certain que cette entreprise ne se fait point particulièrement contre la France. Les mesmes raisons ont empêché d'autres Am-

bassadeurs d'aller à l'Audience. C'est une innovation que veut faire le nouveau Grand Visir qui cherche à se distinguer par quelque chose de ceux qu'on a vus dans le même Employ. Il paroist fort fier, & l'on remarque qu'il ne donne point le Caffetan aux Ambassadeurs, ou pour m'expliquer mieux, qu'il ne leur donne point de Veste, & qu'il se contente de leur faire présenter le Caffé, le Sorbec & le Parfum, sans le prendre avec eux, à l'exemple de son Prédecesseur. Comme je ne suis pas accoustumé au Sorbec, & que je ne m'accommode point du Parfum, j'ay bien de la peine à croire que cela vaille la Collation impromptu qu'une Dame donna il y a quelques jours à deux de ses amies, & à trois Cavaliers qui se trouv-

rent chez elle. Les Confitures n'y furent point épargnées, elles donnerent lieu aux douceurs qui furent dites aux Belles. Toutes les trois valent bien qu'on leur en conte; & les Cavaliers ayant de l'esprit, & se meslant de faire des Vers, l'Inprontpui de la Collation fut cause qu'on leur en demanda un à chacun d'eux pour celle des Dames que le hazard luy destineroit. On tira au sort, & le premier qui prit un Billet ne fut pas fâché de voir qu'il estoit remply du Nom d'une aimable Brune à qui il y avoit déjà quelque temps qu'il en contoit. Il fit pour elle ce Madrigal.

REPROCHE DE N'AIMER point assez.

C'est pour vostre interest plutost que pour moy mesme,

Que vous devez m'aimer autant que je vous aime.

Si uostre amour estoit égal au mien

Vous gousteriez cent douceurs que je gonste,

Vous vous feriez mille plaisirs de rien.

Pour n'aimer pas assez voilà ce qu'il en coûte.

Ah, Philip, vous y perdez bien.

La Dame qui donnoit la Collation, fut celle pour qui le second eut à faire un Impromptu, & il en prit le sujet sur la profusion de ses Confitures.

CONFITURES DONNÉES.

Trouveroit-on, Iris, des ames assez dures

Pour ne pas adorer & vous & vos bienfaits ?

Vous joignez la douceur de vos divins attraitz,

A celle de vos Confitures.

Cependant n'en déplaïse à toutes vos faveurs,

Je me plains au milieu de mes bonnes fortunes :

Au lieu de me donner, Iris, tant de douceurs,

Hélas ! dites-m'en quelques-unes.

Vos appas sont doux à mes yeux,

Vos Confitures à ma bouche .

Mais mon cœur mérite bien mieux

Quelqu'autre douceur quis le touche.

Le nom de la troisième Dame fut tiré par un Cavalier qui ne l'avoit jamais veuë avant ce jour là. Elle est blonde, a le teint vif, & les yeux si perçans, qu'en ayant été charmé d'abord, il ne s'en falloit guere qu'il ne l'ay eust déjà fait une déclaration en forme. Ce fut là-dessus qu'il fit ces Vers.

PASSION NAISSANTE.

Quoy déjà d'un amour si tendre
Le me sens le cœur enflamé !
Deux beaux yeux dez l'abord ont ils dû
me surprendre !

*Cest trop soist en estre charmé.
Pourquoy ne me pas mieux defendre?
Aimerois-je autrement quand je serois
aimé?*

Je ne sçay ce qui en arrivera. L'Auteur de ce dernier Inromptu semble estre touché tout de bon du merite de la Dame qui le trouve fort à son gré. Il la voit chez elle , luy rend de grands soins. , & ce qui n'a commencé que par une Galanterie d'enjouement , pourra finir par un attachement véritable. Ce sont des coups ordinaires de l'Amour. Il a causé depuis peu un des plus bizarres Incidens dont vous ayez jamais entendu parler , & voicy de quelle maniere.

Une jeune Veuve dont la beauté attiroit des Soupirans , l'esprit des louanges , & l'air coquet des railleries, avoit l'adresse

70. L E M E R I C V R E
de ménager trois Amans que des
raisons d'intérêt ou de vanité
luy avoient fait choisir d'un assez
différent caractère. L'un estoit un
jeûne Etourdy, Marquis à bon
titre, un peu gueux, mais bien
fait, & fort capable de se faire aimer.
Il avoit l'air bon, ne man-
quoit de rien en apparence, &
vivoit avec tout l'éclat qu'auroit
pu faire un Homme de sa naî-
sance, à qui la Fortune auroit été
plus favorable qu'à luy. L'autre
estoit un petit Vieillard, toujours
propre, de bonne humeur, libe-
ral, & cette dernière qualité va-
loit bien qu'on ne prît point gar-
de à ses années. Il avoit été au-
trefois Banquier, s'estoit meslé
ensuite de plus d'une affaire, &
par des voyes inconnuës, il avoit
trouvé moyen de se rendre un
des plus riches Roturiers du

Royaume. Les Visites du Marquis luy faisoient passer de méchans momens, ses grands airs n'estoient point à son usage, & c'estoit quelque chose de si redoutable pour luy, qu'il estoit constraint de quiter la place si-tôt qu'il entroit. Il en avoit fait ses plaintes à la Dame, qui ne s'en incommodoit pas. Elle tournoit finement les choses, & deux ou trois paroles flatteuses menoient le bon Homme où elle vouloit. Son troisième Amant éstait d'une espece opposée à l'un & à l'autre. Il tenoit le milieu entre le Marquis & le Banquier. Une Charge de Robe le rendoit considérable, & il n'avoit rien d'ailleurs qui le fit distinguer. Point de defaut remarquable, point de vertu particulière, il servoit ses Amis, & sans élévation ni basseesse il s'estoit

aequis la réputation d'honneste Homme. La belle Veuve l'atten-
doit un soir: Les jours estoient longs, & il ne devoit venir que fort tard. Une raison importante l'obligeoit d'en user ainsi. Elle avoit un Procés dont il estoit Ra-
porteur, & si on l'eust veu en-
trer chez elle, ses Parties au-
roient eu droit de le récuser. Elle croyoit le petit Vieillard à l'une de ses Terres, le Marquis ne de-
voit pas revenir si-tost de la Cour, & sur cette assurance elle avoit donné le rendez-vous; mais comme les Coquetes sont nées pour les Avantures, le Vieillard entra lors qu'elle y pensoit le moins. Il estoit dans sa propriété ordinaire. Un Habit de Tafetas noir tout chamarré de Dentelle, le Bas de soye bien tiré, Perru-
que blonde, & un Rabat d'un Point

Point de France admirable. A peine eut-il dit à la Veuve que l'impatience de la revoir luy avoit fait précipiter son retour, qu'on entendit le bruit d'un Carrosse à six Chevaux. Il arresta devant sa Maison, on en descendit avec grand fracas, on heurta fort rudement à la Porte, & l'on entra de plein-pied, sans s'informer si on estoit en humeur de voir les Gens. La Dame presta l'oreille, & au bruit qui se faisait, elle n'eut pas de peine à connoistre les manieres du Marquis. Elle s'en trouva embarrassée, il commençoit à faire nuit, le Conseiller devoit venir à onze heures, & pour ne se point brouiller avec luy, il falloit se défaire de deux Amans. Le Vieillard n'avoit pas moins en peine de son costé, l'heure indue pour un

Homme de sa forte le pouvoit rendre suspect au Marquis dont il avoit déjà essuyé quelque brasquerie , & ne voulant s'exposer ny à ses emportemens jaloux, ny à se voir traité en petit Bourgeois , il témoigna son inquiétude à la Veuve. Elle en fut surprise , & lui proposa d'entrer dans un Balcon aupres duquel il estoit assis. Le Party lui plût , il ouvrit promptement le Balcon , & n'eut que le temps d'en faire fermer la Porte apres qu'il s'y fut jeté. Le Marquis dit d'abord à la belle Veuve qu'il n' estoit venu que pour elle seule , ayant à se trouver le lendemain au lever du Roy ; que ses Chevaux estant fatiguez , il s' estoit mis dans le Carrosse d'un Due de ses Amis , qui l' avoit descendu à la Porte , & qu'il esperoit qu'elle voudroit

bien luy prester le sien pour le ramener chez luy quand il ferroit temps de la quitter. Elle y consentit, & apres avoir donné ordre qu'on avertisst son Cocher de se tenir prest, elle entra en conversation avec le Marquis. Il luy parla de son amour, luy fit quelques reproches de certaines visites qu'elle recevoit, & luy demanda sur tout des nouvelles du petit Banquier qu'on luy fairoit le tort dans le monde de luy donner pour Amant. Il le tourna en ridicule, & adjoüta que s'il le rencontrroit encore chez elle comme il avoit déjà fait, il ne manqueroit pas à le divertir agréablement. La Dame qui avoit interest à se conserver le petit Vieillard, & qui n'estant que Coquetter, n'aimoit pas qu'on fist le Souverain avec elle, releva ses

D ij

paroles d'un ton plus haut que le sien, & luy ayant dit qu'elle ne devoit compte de ses actions à personne. Elle luy témoigna fierement que s'il ne luy rendoit des soins que dans l'esperance du droit de maistrise, il ne se pouvoit plus mal adresser. Le Marquis luy répondit que son dessein n'estoit pas de prendre aucune autorité sur ses sentimens, qu'il disputeroit volontiers son cœur avec un autre, mais qu'il y alloit de sa gloire de ne pas souffrir un Rival qu'elle ne luy pouvoit donner sans se faire tort à elle-même. Ces jaloufies de gloire ne satisfirent point la belle Veuve. Elle prétendit qu'elles faisoient voir trop peu de tendresse, & que si on en devoit pardonner quelques-unes, ce ne pouvoit estre que celles qui estoient cau-

lées par l'amour. Il se dit là-dessus des choses assez délicates. Le Marquis demeura dans son chagrin, & ne put s'empescher de faire connoistre à la Dame qu'il l'estimoit trop pour la soupçonner de répondre à la passion du Banquier; mais que si ces petits Messieurs n'avoient pas dans leur personne de quoy se faire aimer comme les Gens de qualité, ils se faisoient souffrir par de certains endroits... La Veuve ne le laissa pas achever. Sa fierté lui fit dire quelque chose de choquant pour lui, qu'il voulut bien endurer d'elle, mais dont, il fit porter la peine à son Rival, en redoublant les menaces qu'il avoit déjà faites de le divertir à la premiere occasion. Il parloit si haut, que le Vieillard qui entendoit tout, trembloit de crainte dans le Bal-

D iij

78 LE MERCURE

comme il s'estoit enfermé , mais il n'en fut pas quitte pour cela , & presque aussi-tost il trembla de froid , quoy que la chaleur fut fort grande. Le Tonnerre qui avoit commencé à gronder éclata tout-à-coup avec tant de violence qu'il ne s'estoit vu de long-temps un pareil orage. Il fut suivy de la pluie , qui tombant en abondance eut bientost côte l' Habit de tafetas contre la peau de ce pauvre Amant transy. Apres qu'elle fut un peu diminuée , le Marquis dit qu'il falloit voir sur le Balcon si elle estoit encor bien forte. Ces paroles mirent le Vieillard dans de nouvelles frayeurs. La Veuve qui estoit assise aupres du Balcon , l'entrouvrit sans balancer. Elle avança sa main qu'elle retira aussi-tost en le refermant avec précipitation , & disant que

la pluie cessoit, mais qu'il faisoit un vent horrible. Elle demanda en mesme temps si on avoit mis les Chevaux à son Carrosse. Autre embarras qu'elle n'avoit point préveu. Son Cochet à qui on avoit dit qu'elle ne sortiroit point ce soir là, estoit allé boire en lieu où il fut impossible de le trouver. Cette nouvelle la defesa pere. Un grand Laquais qu'elle avoit, estoit dans l'accez d'une grosse fièvre, il ne luy en restoit qu'un petit incapable de conduire ses Chevaux, l'heure s'avancoit, & elle craignoit l'arrivée du Conseiller. Son inquietude paroist. Le Marquis qui n'en scait point la véritable raison, la prie de ne se point impatience. Il l'assure de nouveau que la seule envie de la voir l'a fait venir à Paris, luy dit que c'est un plaisir

qu'il ne sçauoit avoir trop long-
temps, & attendant que son Co-
cher soit revenu, il lui demande
si elle veut se divertir à jouer. Le
Vieillard qui écoute tout, ne sçait
où il en est de ce redoublement
de disgrâce. La pluye l'avoit en-
rûmé, l'envie de tousser le prend,
il y resiste autant qu'il peut, &
n'osant se moucher, ny cracher,
ny éternuër, il ne s'en fait
guere qu'il n'étouffe. La Da-
me ne passe pas mieux son temps
que luy. Elle veut se tirer d'af-
faire à quelque prix que ce soit,
& n'en trouve point d'autre mo-
yen que de déclarer franchement
au Marquis que son Cocher ne
rentrant quelquefois que le ma-
tin, elle ne pretend point luy lais-
ser passer la nuit chez elle, &
se perdre d'honneur pour luy
épargner la fatigue de s'en re-

tourner à pied. Le Marquis répond que si elle ne luy avoit pas promis son Carrosse , il se seroit assuré d'un autre , & qu'il n'y a pas lieu de demander qu'un Homme comme luy , qui demeure dans un Quartier tres-éloigné , traverse tout Paris au milieu des bouës que la pluye a faites. Ces raisons ne sont point reçeuës. Il ira où il luy plaira , mais absolument il ne passera point la nuit chez elle. Ils s'aigrissent tous deux sur cette Dispute , se levent de dessus leurs Sieges , & se promenent dans la Chambre en se querellant. Le Marquis entre dans une Garderobe où il voit là Demoiselle de la Dame. Elle estoit de leur confidence ; & il s'arreste à luy faire des plaintes de sa Maistresse. La veuve prend ce temps pour tirer le Vieillard du Balcon ,

8, LE MERCURE

elle le mene sur l'Escalier, & le conjure presque à genoux de la delivrer du Marquis. L'expedient qu'elle en trouve est de descendre à l'Ecurie, de mettre les Chevaux à son Carrosse, de s'envelopper dans un vieux Manteau de Maistre Robert son Cochier qui estoit toujours au Logis, de passer pour luy, & de ramener son Rival. La proposition luy paroist extravagante, il la rejette avec colere, & ne songe qu'à s'aller secher. Elle ne se rebute point, le presse, l'embarrasse à force de raisons; & sur ce qu'il luy oppose qu'il fera verser le Carrosse parce qu'il ne le scait pas mener, elle luy dit que ses Chevaux sont faciles à conduire, & que n'y ayant point d'embarras la nuit dans les Rues, il faut qu'il manque d'amour pour elle, s'il s'obstine à la

refuser. Tout cela ne le persuade point. L'impatience la prend, & elle va jusqu'à le menacer d'aller dire sur l'heure au Marquis qu'elle vient de le surprendre caché chez elle, épiait ses actions. L'envie de plaire se mesle à la peur que luy donne cette menace. Il se laisse mener à l'Ecurie, met les Chevaux au Carrosse le mieux qu'il peut, & apres qu'il s'est enveloppé du vieux Manteau de Maistre Robert, on avertit le Marquis que le Cocher est rentré, & qu'il peut descendre. Le Marquis dit adieu à la Dame assez froidement, se jette dans le Carrosse avec un air chagrin, & s'estant laissé conduite par son Rival, il luy donne un Demy-Loüis d'or en descendant. A peine estoit-il sorty de chez la Veuve, que le Conseiller qui pen-

dant la pluye n'avoit pas voulu faire marcher deux uniques Chevaux qu'il avoit , prit son heure pour l'entretenir. Il entra sans bruit , ayant laissé son Carrosse au bout de la Ruë pour éloigner les soupçon. Le petit Vieillard ramea celuy de la Dame à laquelle il voulut inutilement donner le bon soir. On luy dit qu'elle dormoit. Il demanda si l'on n'avoit point veu ses Gens , & si l'on n'e luy avoit point amené de Chaise , suivant l'ordre qu'il en avoit donné. On luy répondit qu'on n'avoit veu personne , mais qu'on les avoit renvoyez de peur qu'ils ne vissent entrer le Conseiller. De sorte qu'apres avoir servy de Cocher à son Rival , il fut constraint de s'en retourner à pied sans autre récompense de ses frayeurs & de ses peines , que celle

du Deiny-Loüis qu'il avoit été
obligé de recevoir.

L'Avanture est fort récente;
& vous connoissez la Dame qui
s'est si adroitemment tirée de tante
d'embarras: C'est celle que vous
rencontrâtes il y a deux ans chez
Madame la Comtesse de *** qui
a tant de grâce à dire des Vers,
& qui en dit alors quelques-uns
de M^r Boyer sur les Conquestes
du Roy, dont vous luy demandâtes une copie. Vous vous sou-
viendrez qu'elle ne vous la put
donner, parce qu'elle n'en sça-
voit que des endroits détachés.
J'ay enfin recouvré la Piece en-
tiere, qui pour n'estre pas toute
nouvelle, n'en mérite pas moins
la curiosité que vous avez déjà
euë de la voir. Elle fut faite apres
la mort de Ruyter, & la Défaite
de la Flote Espagnole devant Pa-

ferme. M^e Boyer fait toujours de
tres-beaux Vers, il n'y a personne
qui n'en convienne, mais j'en
ay peu veu de luy qui soient
mieux tournez & plus égalemene
soutenus que ceux-cy. Je vous en
laisse juger vous-mesme.



POVR LE ROY.

VERS IRREGULIERS.

A l'Académie Françoise.

Quel éclat s'offre encore à mes yeux
éblouis ?
Quel bruit se répand sur la terre,
Et fait tant d'honneur à Loüis ?
Toujours vainqueur, toujours plus craint
que le Tonnerre,
Ses Ennemis par tout battus ou méprisés,
Touz la Flandre défolée,
Touz la Sicile ébranlée.

Ruyter mort, des Vaissaux abismeZ, ou-
brasez,

Quelle riche moisson de gloire.

Pour en celebtrer ta memoire,

Qu'on ne m'impose point de Loix

Dont ta contrainte est incomode;

Et ne puis ajuster ma voix.

Sur le ton mesuré du Sannet & de l'Odor

Ne suivens plus ny regle, ny methodie

Pour chanter de si grands Exploits.

Que n'ay-je dans l'ardeur dont j'ay l'ame
enflamée,

Ces transports éloquens, ces fureurs
fureurs

Dont les Chantres fauves enfloient la
Renommée

Et des premiers Héros, & des premiers
Vainqueurs!

Que n'ay-je tout l'encens, avec toutes les
fleurs,

Dont o^z vit autrefois couverte & parfumée

La Route des Triomphateurs!

Muses, je ne veux point vos fauves ordi-
naires,

Ou plutost je renonce à vos vaines che-
mées.

88 LE MERCURE

*Vostre faux Apollon, son fabuleux poë-
voir,*

*Vos fontaines, tous vos misteres
Abusent trop long-temps nostre credule
espoir,*

*C'est icy que sans vous il m'est permis de
voir*

Les fidelles Dépositaires

De l'Eloquence & du Scavoir.

*Vous donc, mes chers Rivaux, dont l'é-
clat m'environe,*

Fournissez-moy cet amas de Lauriers

*Dont je veux aujourd'huy former une
Couronne*

*Pour le plus grand des Rois & des Guer-
riers.*

*Ecoutez aujourd'huy vostre illustre Mee-
cene,*

Obeissez à cette voix.

*Qui parmy nous doit estre souveraine,
Et qui dans les Conseils du plus sage des
Rois*

Ne trouve rien que par son poids

Elle ne surmonte & s'entraîne;

Luy-mesme pour vous animer

*Interrrompt ses travaux, vous exhorte,
vous presse,*

Se mesle aux beaux Concerts que vous de-
vez former.

A ce zèle infiny qui te brûle sans cesse,
Poëtes, Orateurs, laissez-vous enflâ-
mer.

Pour vous à qui Loüis a confié l'Hi-
stoire.

D'une vie abondante en Exploits su-
gnalez.

Pour en transmettre la memoire
Aux Siecles les plus reculez,

Faissez-en un récit & fidelle & sincère.
Point de vains ornemens, point d'éclat
emprunté.

C'est le plus grand effort que vostre Art
puisse faire,

Que d'en mettre en plein jour la simple
vérité.

Laissez aux Ennemis, quand tout leur
est contraire.

L'artifice bouteux d'un Triomphe in-
venté;

Laissez leur, pour pouvoir consoler leur
misere,

La ridicule vanité
D'une Victoire imaginaire.

90 LE MERCURE

Dans un Récit naïf, montrez par quels efforts

Par quels assauts, par quelles funerailles,

Quand l'épée à la main nous forcions des tourraillées,

L'Escout a vnu rougir ses bords.

De quels murs faudroyez il vit fumer ses rives;

Quel nombre il entraîne de morts & de mourans,

Et de quel sang qui couloit en tressus,

Il vit baster ses ondes fugitives.

Dites-nous quel prodige ou quel enchantement,

Rend l'Armée ennemie étonnée & confusé,

Et quelle nouvelle Meduse

Oste à cent mille bras l'ame & le mouvement?

Faites nous voir l'Ibere & le Batave
Tous tremblans à l'aspect d'un Roy victorieux,

Comme on voit à l'aspect d'un Maistre impérieux

Un foible & malheureux Esclave.

G A L A N T. 91

Racontez - nous avec quelle chaleur
On vit fondre sur nous des Troupes assen-
blées ,
Puis se sauver confuses & troublées ,
Et repasser le Rhin avec tant de frayeur .
Ne farder point par des Conees frivoles
Des Faits si beaux , si glorieux :
Que le Vaincu monace & triomphé en pa-
roles ,
Et par de faux Exploits s'éleve jusqu'aux
Cieux ,
Nos simples veritez passent leurs hyper-
boles .
Comme plongez dans un profond som-
meil ,
Les Ennemis se paissent de beaux
Songes ,
Mais enfin veicy le réveil :
Qui va dissiper ces mensonges .
Que n'attendoient-ils pas de cet immense
Carp
De fieres Nations contre nous ramassées ?
Ils se statoient de voir par leurs communs
efforts
Toutes nos forces renversées .
Cependant un Roy seul sans en estre al-
larmé ,

92 LE MERCVRE

*Fait teste à l'Univers armé.
Il fait plus, d'une main ce Prince redou-
table*

*Combat les effort dangereux
D'une Ligne si formidable,
Et de l'autre en Roy généreux,
Par une valeur secourable,
Il sauve un Peuple malheureux.
Et brise le joug qui l'accable.*

*Quel espoir, quel orgueil vous est encor
permis*

*Dans une Guerre si funeste ?
Tremblez superbes Ennemis,
Ruyter est tout ce qui vous reste.*

*Faut-il que ce Ruyter, l'ame de ses Sol-
dats,*

*Faut-il que cette illustre teste,
Ce Secours mandié plus craint que tous
vos bras,
Plus redouté que la tempeste,
Vous fasse pour jamais rougir de son
trépas ?
Et qu'enfin ce grand coup nous rende une
Conquête*

*Que nous ne vous demandions pas ?
Mais ce n'est pas assez, vostre audace
obstinée,*

G A L A N T. 93

Par nos fréquens succès bonsense & condamnée,

Dément ses propres yeux pour tromper sa fierté :

Il faut des veritez encor plus convainquantes,

Des Victoires plus éclatantes
Pour surmonter enfin vostre incredulité.

Pour vous persuader à force de Miracles,
Et pour confondre vos Oracles,

Il faut vous enlever tout l'Empire des Eaux :

Il faut pour vous oster toute vostre espérance ;

Avec une intrépide & noble confiance,
Aller jusqu'en vos Ports, attaquer vos
Vaisseaux.

Il faut que pour jamais deux Flotes de-
solées,

Des Vaisseaux abymez, des Galeres
brûlées,

De vostre orgueil puny soient l'affreux
monument,

Que de l'Onde & du Feu le mélange ter-
rible,

Que le bruyant éclat d'un long embrafe-
mene,

94 LE MERCURE

Rende à tout l'Univers vostre perte vis-
sible.

Ouvrez enfin les yeux, Ennemis du
repos;

Voyez quel est le Fruit de vostre injuste
Guerre :

 Louïs triomphoit sur la Terre,
 Louïs va pour jamais triompher sur les
 Flots.

Il vivoit glorieux dans une Paix pro-
fonde,
Content de sa grandeur & du noble ascen-
dans

Qui le rendoient l'amour, les delices du
monde;

Et vostre ambition, vostre orgueil impresa-
dent,

Remettant dans ses mains la Foudre & le
Trident,

Le rendant la terreur de la Terre & de
l'Onde.

Que de Conquestes : que de
Villes prises, & que de Batailles
gagnées depuis ce temps-là! Tant
d'avantages remportez sur les

Ennemis, leur rendent la Paix fort nécessaire. Elle dépend des Conférences qui se tiennent à Nimegue, où depuis que l'Assemblée est devenue considérable, toutes les Ambassadrices qui se voyent familièrement, & sur tout celles dont les Maris sont demeurés en bonne intelligence avec les Ambassadeurs de France, ont formé une Société pour le Jeu, qui leur fait passer agréablement tous les jours de la Semaine, de sorte qu'elle se trouve toute partagée entre les Ambassadrices d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Suede, de Danemarc, & de Hollande. Chacune reçoit la Compagnie chez elle à son tour, & la régalé d'une Collation de Fruits & de Confitures, avec des Vins & des Liqueurs en abondance.

ANNALE.

Quoy que les Dames n'aillent pas régulierement chez les Ambassadeurs qui n'ont point de Femme, elles ne laissent pas de s'assembler quelquefois chez Monsieur le Mareschal d'Estrades, & chez Monsieur le Comte d'Avaux, qui par la maniere dont ils les reçoivent, leur font connoistre que la magnificence est inseparable de l'honesteté qu'ils ont pour le Sexe. Ce dernier leur a donné depuis peu une Feste des mieux ordonnées, malgré le peu de temps qu'il eut à s'y préparer. Il y avoit Assemblée à l'ordinaire chez une des Ambassadrices, & la correspondance qui est presentement à Nimegue entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne, ayant fait agréer à Madame la Marquise de los Balbases une Partie de Jeu pour le lendemain

lendemain chez M^r le Comte d'Avaux, toute la Compagnie s'y rendit, quoy que ce fust le jour de Madame Tempel Ambassadrice d'Angleterre. Monsieur l'Evesque de Marseille, que cét Ambassadeur avoit reçeu chez luy à son passage de Pologne en France, partagea le plaisir de cette Feste. Elle parut avec tout l'éclat possible, & il ne s'en faut pas étonner, M^r le Comte d'Avaux estant tres-commode-
ment logé, meublé magnifique-
ment, & servy par les meilleurs
Officiers qui soient à Nimegue.
Joignez à cela la joye qu'il se fait de ne rien épargner pour les Da-
mes, quand il s'agit de les régaler.
Le Jeu commença à trois Tables
dans la Chambre d'audiance qui
est tres-richement meublée.
Quelques Ambassadeurs y jouent

rent avec les Dames. La Marquise de los Balbases Ambassadrice d'Espagne, & Sœur du Connestable Colonna, s'y estoit rendue avec la Duchesse de S. Pedro & la Marquise Quintany ses deux Filles. Le Mary de la première est à Nimegue, & l'autre est mariée au Fils du President de Castille qu'elle n'a point épousé. Le Marquis de los Balbases, de la Maison de Spinola, y vint avec Dom Ronquillo son Collégue, & apres qu'on eut allumé plusieurs grands Torchères & Flambeaux de vermeil, on apporta les Liqueurs, les Eaux glacees, les Fruites, & les Confitures. Le Chocolat fut dégusté en suite, & pendant que le Jeu continua, les Violons de Messieurs les Ambassadeurs de France se firent entendre dans l'Antichambre éclai-

rée de Lustres & d'un grand nom-
bre de Bougies. Plusieurs Per-
sonnes considérables de l'un &
de l'autre sexe, y dansoient en
presence des Excellences qui ne
joüoient point. Le Jeu ayant esté
quité à dix heures du soir, toutes
les Dames entrerent dans une
Salle, où vis-à-vis du Bufet il
y avoit une Table à deux retours,
& vuide dans le milieu. Elle fut
servie avec une propreté mer-
veilleuse, & il n'y manqua rien
de tout ce que le Païs & la Saïson
pûrent fournir de plus délicat &
de plus exquis. Une si grande
profusion de toutes choses surprit
d'autant plus, que la Pattie n'a-
voit esté résolue que le soir pré-
cedent. L'éclat d'un des plus
beaux Bufets qu'on puisse voir,
ne satisfaisoit pas moins la veue
par la richesse & par le grand

E. ij

nombre de Bassins & de Vases
d'un tres-beau vermeil , que la
délicatesse des Mets contentoit la
diversité des gousts. Il n'y eut au-
cun ordre de préseance. Les Da-
mes & quelques Ambassadeurs
s'affirent à table aux endroits où
chacun se trouva apres qu'on fust
entré dans la Salle. M^r le Comte
d'Avaux se tint presque toujours
dans le vuide de la Table où per-
sonne n'estoit assis. Il voulut ser-
vir les Dames , tandis que les Pa-
ges portoient incessamment sur
des Soucoupes de vermeil , des
meilleurs Vins de France & d'I-
talie , & des plus délicieuses Li-
queurs de l'Europe. Apres le Sou-
pé , toute la Compagnie passa
dans la première Antichambre ,
où plusieurs rangs de Chaises pla-
cées tout autour laissoient dans le
milieu un vuide assez grand pour

y danser commodelement. Tout le premier rang étoit occupé par les Ambassadeurs & par les Dames, & les autres le furent par un grand nombre de Demoiselles & de Gentils-hommes François, Allemans, Espagnols, Italiens, & des autres principales Nations de l'Europe. Les Bourgeois vinrent en foule regarder l'Assemblée par les Fenestres. Il leur estoit nouveau d'en voir une composée de tant de Personnes Illustres. Les Ambassadrisses, & la plûpart des Ambassadeurs, qui furent pris pour danser, ne firent que des réverences. Il seroit difficile de s'en acquiter d'une manière plus galante que fit le Marquis de los Balbases. La Marquise Quintany sa Fille se fit admirer dans le bon air & dans la justesse de sa danse, sans que sa Coiffure

à l'Espagnole, ses grandes Manches de tafetas couleur de feu attachées au poignet, & son vaste Garde-Infant, diminuassent rien de la grace qui attira les louanges de tout le monde. La Feste dura jusqu'à une heure apres minuit. Chacun sortit également satisfait de la magnificence & des manieres honestes de Monsieur le Comte d'Avaux, qui avoit si bien donné ses ordres, qu'il trouva moyen d'empescher la confusion qui est presque toujours inévitabile en de pareilles occasions.

Je croy, Madame, que quand le Nom d'Avaux ne vous seroit pas connu par les Grands Hommes qui l'ont rendu illustre, les Lettres de Voiture vous auroient appris combien il est glorieux de le porter. C'est une tres-ancienne

Famille; & dès le temps de Charles IX. Henry de Mesmes Seigneur de Mallassise, estoit Ambassadeur en Espagne. Il y a eu depuis, dans cette Maison des Maistres des Reuestes, des Conseillers d'Etat, un Lieutenant Civil & Prevost des Marchands, un Sur-Intendant des Finances & Secrétaire de l'Ordre du Roy. Le Comte d'Avaux Plenipotentiaire pour la Paix en l'Assemblée de Munster, s'est acquis beaucoup de gloire dans ses Ambassades d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Suede & de Danemarc. Celuy qui a présentement la mesme qualité de Plenipotentiaire à Nimègue est son Neveu. On voit assez qu'il est né galant par ce qu'il fait tous les jours. Il a du merite, de l'esprit, & quoy qu'il soit jeune encor, il

a déjà esté Ambassadeur à Venise. Il est Fils de feu M^r de Mesmes Seigneur d'Irval, President à Mortier, & Frere de M^r de Mesmes qui remplit aujourd'huy cette grande Charge avec une approbation si generale. Je ne vous dis rien de ce President. Vous sçavez qu'il est Prevost des Ordres, & fort estimé du Roy. Le choix que je vous ay déjà mandé qu'on avoit fait de luy dans l'Académie Françoise pour succeder à M^r Des-Marests, fait les éloges de son Esprit. Cependant je ne puis sortir de Nimégue sans vous dire que j'auray souvent de pareilles Nouvelles à vous en donner. Vous ne serez pas fâchée de voir que les François s'y distinguent par la magnificence & par la galanterie, cōme ils font à l'Armée par la valeur.

Enfin, Madame, je vous tiens parole, & je vous envoie ce que je vous avois fait esperer sur la fin de ma Lettre du mois de Juillet, par laquelle je vous promettois une des plus belles Pièces d'Eloquence que vous eussiez jamais veuës. Ne me sçachez point mauvais gré du retardement. Je vous donne les choses le plutost qu'il m'est possible de les avoir ; il n'importe en quel temps, pourveu qu'elles soient bonnes ; & le Compliment que Mr Quinaut fit au Roy à son retour de Flandre, ne sera pas moins nouveau pour vous qu'il l'auroit été lors qu'il eust l'honneur de le faire, puis que personne n'en a rien veu, & qu'on le demande tous les jours. Il estoit alors Directeur de l'Académie Françoise, à laquelle le Roy fait

E v

l'honneur de la recevoir comme une Compagnie Souveraine. Ainsi il fut conduit par le Maistre & le Grand Maistre des Ceremonies, accompagné de plusieurs Personnes de la plus haute qualité qui sont du Corps de cette celebre Compagnie. Sa Majesté luy presta une tres-favorable audience, & voicy de quelle maniere il luy parla.



COMPLIMENT FAICT AU ROY
par l'Académie Françoise, Monsieur
Quinaut Directeur de cette Compa-
gnie portant la parole.

S I R E,

*A la veue de Vostre Majesté
triomphante & comblée de gloire,
Nous sommes saisis d'un excés de joye
qui nous interdit presque la parole,*

Et qui ne permet à nostre zele de s'exprimer qu'imparfaitement. Mais, SIRE, ce n'est point dans cette occasion que l'Académie Françoise doit apprehender de ne paroistre pas assez éloquente : Il suffit qu'elle vous parle de vous-même pour estre assurée de ne rien dire que de merveilleux. On n'a jamais rien imaginé de si grand que les Entreprises que vous venez d'executer, & le simple récit de vos Actions est le plus parfait de tous les Eloges.

Vostre Majesté s'est dérobée aux douceurs du repos pour courir aux fatigues & aux dangers : Elle n'a pas attendu que le Printemps luy revint ouvrir les Champs où tous les ans elle va cueillir des Palmes nouvelles ; l'ardeur de son courage à surmonté les obstacles d'une Saison rigoureuse ; sa prévoyante Sagesse a reparé par d'innombrables précau-

E vi

tions la sterilité des Hyvers ; & sa Prudence a disputé avec sa Valeur à qui se signaleroit par de plus grands prodiges.

Du moment, SIRE, que la Renommée eust annoncé le jour de vostre Départ, la Victoire s'empressa pour vous accompagner, & la Terreur devança vostre marche. Le premier éclat de la foudre dont vous estiez armé, est tombé sur une Ville superbe dont rien n'avoit pu abatre l'orgueil, & toute fiere qu'elle estoit d'avoir bravé les efforts unis de deux celebres Capitaines, elle ne vous a résisté qu'autant qu'il le falloit pour vous donner l'avantage de l'emporter de vive force. Ce fut alors que vous éprouvâtes heureusement jusques à quel point vous avez porté l'exatitudé de la Discipline Militaire : Vos Soldats combatirent en Héros, tant ils furent tous animés par vo-

stre presence ; mais aprcs avoir renversé tout ce qui s'estoit opposé à l'imperuosité de leur courage, ils s'arresterent par vos ordres dans la chaleur de la Victoire, & n'osèrent toucher aux riches depouilles que le droit de la Guerre leur avoit livrées. Il ne vous en couta qu'une parole pour empêcher l'affreuse desolation d'une Ville florissante : Vous eustes le plaisir de la prendre & de la sauver en même temps, & vous fustes bien moins satisfait de vous en rendre le Maître, que d'en devenir le Conservateur.

Ce grand succès a été suivi d'un autre encore plus grand, & qui paraissait au dessus de nos plus hautes espérances. Vos Peuples sont accourus à ce spectacle, ils ont été transportez de joie en voyant sortir les Enemis que vous avez chassé d'une

110 LE MERCVR E
redoutable Retraite , & ils benissent
tous les jours la Main victorieuse
qui les a delivrez des courses , des
ravages , des incendies dont ils
estoient souvent surpris & continual-
lement menacéz. Ce n'estoit qu'à
Kous , SIRE ; que le Ciel avoit reser-
vé l'honneur de forcer la Barriere fa-
tale qui donnoit des bornes trop étroi-
tes à vostre Empire , & de faire du
plus fort Boulevart de l'Espagne ,
un des principaux Remparts de la
France.

Cependant , comme si ceulz esté
encore trop peu pour V. M. de voir
que tout cedoit où vous estiez pre-
sent , vous avez entrepris de vain-
cre mesme où vous n'estiez pas. Vous
avez séparé vos Troupes pour éten-
dre vos progrés en divers lieux. Une
partie de vostre Armée à suffy pour
gagner une Bataille , & pourache-
ver la Conqueste de l'Artois , &

vous avez pris soin qu'un Prince qui a partagé avec Vous la gloire de vostre auguste Naissance , eust aussi part aux honneurs de vostre Triomphe.

Ce n'est pas seulement sur la Terre que la Victoire accompagne vos Armes , elle a volé pour les suivre jusques sur les Mers les plus éloignées. Une Flote ennemie qui avoit sur la vostre toute sorte d'avantages , excepté celuy de la Valeur , vient d'estre attaquée & détruite , & ses débris flotans portent la terreur du Nom de V. M. sur les bords les plus reculez du Nouveau Monde.

Quel bonheur pour nous d'avoir un Protecteur si glorieux , & qui donne à celebrer des Evenemens si memorables ! Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs qu'en lui-même un modelle parfait de la Vertu beroüque ; & nous sommes certains

111, LE MERCURE

que l'éclat immortel de sa gloire se répandra sur nos Ouvrages, & leur communiquera le privilege de passer jusqu'à la dernière Postérité. Quand nous décrirons vos travaux, SIRE, nous ne serons pas dans l'embarras de n'avoir souvent à vous offrir que les mesmes louanges que nous vous aurons déjà données : Quoy que vous ne cessiez point d'être Conquérant, chacune de vos Conquêtes est toujours achevée d'une maniere nouvelle & surprenante; & les Images fidelles que nous en ferons seront autant de differens Tableaux dont chacun aura sa beauté singulière.

Apres avoir connu si avantagé-
fement combien vous estes redouté de
vos Ennemis, reconnoissez avec
quel excés de tendresse & de vene-
ration vous estes aimé & presque
adoré de vos Sujets. Voyez le ravis-

sement qui se montre dans tous les yeux qui vous regardent ; écoutez les acclamations qui retentissent de toutes parts à vostre veue. Il faut toutefois, SIRE, ne vous rien déguisir, la joye publique n'éclate point tant encore pour le succès de vos entreprises, qu'en faveur de vostre retour. C'est ce retour si ardemment souhaité qui dissipe nos allarmes : Que nous serions heureux s'il les dissipoit pour toujours ! Nous n'avons encore pu considerer vostre grand Cœur qu'avec une admiration inquiete. Nous n'osons presque vous faire voir de brillans portraits de la Gloire qui vous engage si souvent dans le peril ; elle ne vous paroist que trop belle, & ne vous emporte que trop loin.

Mais, graces à vos Exploits, nous devons esperer que nos craintes feront bien-tost finies ; cette Ligue qui se croyoit si formidable est fra-

née elle-même de la consternation
qu'elle pretendoit jeter jusques dans
le cœur de vostre Royaume : Les plus
fieres Puissances de l'Europe armées
& réunies ne peuvent s'empêcher
d'estre convaincues de leur foiblesse
contre une Nation que vous rendez
invincible : Plus elles vous ont oppo-
sé d'Estats, de Princes, de Rois, plus
elles ont fourny d'ornemens à vos Tro-
phées, & leurs disgraces & vos
Triomphes doivent leur avoir as-
sez apri's que le dessein de vous
faire la Guerre leur fut bien moins
inspiré par leur jalouſie, que par la
bonne fortune de V. M..

On n'en doit point douter, SIRE,
il n'y a plus rien qui puisse sauver
vos Ennemis, que le secours de la
Paix. Vous voulez bien leur laisser
encore cet unique & dernier moyen
d'arrêter les progrés étonnans de vos
armes, & nous applaudissons avec

Plaisir à vostre moderation. La France n'a plus besoin que vous étendiez ses limites : Sa veritable grandeur est d'avoir un si grand Maistre. Le Ciel à qui nous vous devons, nous a donné dans un seul bien tous les biens ensemble, nous ne luy demandons rien de nouveau; c'est assez qu'il nous laisse paisiblement jouir de la felicité de vostre Regne. Il suffit qu'il ait soin de conserver une vie glorieuse où nostre bonheur est attaché, et qui vaut plus mille fois que la Conqueste de toute la Terre.

Ce Compliment plut beaucoup au Roy. Aussi ne se contenta-t-il pas de témoigner d'abord à M^r Quinaut qu'il en estoit tres-satisfait; l'ayant reveu quelque temps apres l'audiance, il eut la bonté de luy dire une seconde fois qu'on ne pouvoit mieux parler. La réputation qu'il

116 LE MERCURE
s'est acquise par les beaux Ouvra-
ges que nous avons de luy , ne
faisoit pas moins attendre du ta-
lent qu'il a de bien exprimer les
choses. La matiere estoit grande ,
& M^r Quinaut fort capable de
la traiter. Il est Auditeur des
Comptes , & aussi estimé de sa
Compagnie qu'il la toujours esté
des plus considérables Personnes
de la Cour.

Apres avoir parlé des Con-
questes du Roy , passons à la bonté
de ce Prince , & disons qu'aimant
à la faire paroistre pour toutes les
Personnes considérables de sa
Cour , il a donné à Monsieur le
Comte de Cossé la Charge de
Grand Pannetier de France que
possedoit feu M^r le Comte de
Cossé son Pere , dont je vous ay
mandé la mort dans ma premiere
Lettre de cette Année. Ainsi , Ma-

dame , je ne vous repete point qu'il a esté un des plus galans Hommes de son temps , que ses belles qualitez luy avoient également attiré l'estime de l'un & de l'autre Sexe , & qu'apres avoir donné des marques d'un grand courage & d'une extréme prudence , dans une infinité de Sieges & de Batailles dont il s'est toujours glorieusement tiré , il a conservé jusqu'au dernier moment de sa vie une fidelité inébranlable pour son Prince. Mr le Comte de Cossé son Fils , quoy qu'il n'ait pas encor dix ans , se montre déjà prest à marcher sur les traces de ses Ancestres , à qui une haute Naissance jointe aux signalez services qu'ils ont de tout temps rendus à l'Etat , a fait obtenir les plus grandes Charges de la Maison de nos Roys. Celle

318 L'E M E R C V R E
de Grand Pannetier de France
est une des plus anciennes, & il
y a deux cens ans qu'elle est dans
la Maison de Cossé. Je serois trop
long si je voulois nommer tous les
Grands Hommes qui en sont sortis ; je vay seulement vous en faire
connoistre quelques-uns. Jean
de Cossé Senéchal de Provence,
estoit Favory de René d'Anjou,
Roy de Sicile & Comte de Provence,
qui le fit son Ambassadeur
aupres de Louis XI. son Neveu.
Il eut l'adresse d'accorder
leurs Démeflez, & d'empescher
que la Comté de Provence ne
fust donnée au Duc de Bourgo-
gne.

René de Cossé Neveu de Jean,
Seigneur de Brissac en Anjou,
Grand Pannetier & Fauconnier
de France accompagna Charles
VII. à la Conqueste de Naples,

& se trouva aux Batailles d'Aiguadel & de Marignan, où il donna de grandes marques de courage & de valeur.

Charles de Cossé Mareschal de France, n'en fit pas moins patroistre en Italie à la Rencontre des Impériaux & des Savoyards. Il estoit Grand-Maistre de l'Artillerie, Gouverneur de Patis & de Picardie, & Lieutenant Général pour le Roy Henry II. en Piémont. Je ne vous dis rien de Timoleon de Cossé Grand Fauconnier de France, & Colonel Général de l'Infanterie Françoise. Son trop d'ardeur luy coûta la vie au Siège de Muidan. Il y fut tué, pour s'estre trop avancé en voulant reconnoistre la Brèche. Charles de Cossé son Frere, Duc de Brissac, Mareschal de France, & Chevalier des Ordres du Roy,

a eu la gloire de remettre Paris
sous l'obeissance de Henry IV. &
c'est de luy que sont descendus
les Ducs de Brissac, & le Comte
de Cossé d'aujourd'huy.

Puis que nous sommes sur
le Chapitre des grandes Maisons
du Royaume, je doy vous entre-
tenir encor d'une autre.

Je vous appris il y a deux
mois que Monsieur le Marquis
de Foix s'estoit marié, Vous ap-
prendrez aujourdhuy qu'il a esté
receu dans la Charge de Che-
valier d'Honneur de Madame,
apres avoir eu l'agrément de
Leurs Altesses Royales pour en
traiter avec Monsieur le Comte
de Vaillac qui la possedoit, &
comme je me souviens que vous
ne fustes pas contente alors de
ce que je vous marquay, seule-
ment qu'il estoit d'une des plus
gran

grandes Maisons du Royaume, je vay vous en dire quelque chose de plus particulier. Il est certain que celle de Foix est illustre par tant d'avantages, qu'il s'en trouve peu qui aye paru avec plus d'éclat. Elle a possédé les Comtez de Barcelone, de Carcassonne, de Besiers, de Foix, de Montcade, de Perigord, & de Castelbon ; la Vicomté de Narbonne, la Duché de Nemours, la Principauté de Bearn, & le Royaume de Navarre. Elle est sortie des Rois d'Arragon, alliée de ceux de Castille, de Hongrie, de Bohême, & de France ; des Empereurs d'Allemagne, des Archiducs d'Autriche ; des Comtes de Toulouse, d'Urgel, de Cardonne, d'Artois, de Comminges, d'Albret, de Miossens &c.

de Candale ; des Marquis de Levy & de Montferrat ; des Ducs de Bretagne , de Lorraine , d'Orléans , de Bourbon , & de tant d'autres , qu'il ne faut pas s'étonner si les Grands Hommes qui en sont sortis ont toujours tâché de répondre à la gloire de leur naissance par celle de leurs actions . Je laisse un Ronger de Roix , qui étant entré de premier dans Antioche quand elle fut prise d'assaut par les Chrétiens , la defendit contre tous les Infidèles assemblés , & ne se rendit pas moins fameux que Godesfroy de Bajillon dans la Conquête de la Terre-Sainte : Un Raymond , qui ayant suivi Philippe Auguste dans la Syrie , fit des choses incroyables au Siège d'Acre , où il combattit seul à seul le Néysu , du

G A L A N T: 123

Sultans, qu'il tua à peu près de deux grandes Armées, & des Rois de France, d'Angleterre & de Jérusalem : Un Roger-Bernard, dit le Grand ; Un Roger-Rotfer qui fit trembler les Sarrasins en Egypte ; & enfin un Gaston, qui s'estant montré invincible contre l'Angleterre, vanga l'Espagne de la tyrannie des Mores, & tua de sa main à la teste de leur Armée Guilhem-Raimond, Fils d'un de leurs Rois. Je viens à Jean de Foix, Gouverneur de Languedoc pour le Roy Charles V I. qui ménagea si bien les esprits des Peuples, qu'il assura le repos de cette grande Province dans un temps où il y avoit du trouble de tous costez dans l'Estat. Odet de Foix, Vicomte de Lautrec, surnommé le *Préau* de Villar.

F ij.

vangea par le sang & par le feu
la disgrâce qui estoit arrivée devant Pavie à François I. Et avant
luy Gaston de Foix , Duc de Nemours , ayant été fait Général de l'Armée du Roy Louis XII. son Oncle à l'âge de vingt-deux ans , avoit donné des marques de la plus haute Valeur en Italie , où il renversa les Forces des Venitiens , du Roy de Castille , & du Pape , avec une vitesse qui ne se peut concevoir. Mais si le grand Nom de Foix a tant fait de bruit dans les Armées , il ne s'est pas rendu moins considérable dans l'Eglise. On a veu un Pierre Cardinal de Foix , Legat du Pape en France , qui délivra l'Eglise du Schisme dont elle estoit déchirée depuis long-temps. On a veu un autre Pierre , aussi Cardinal de Foix , qui

par sa prudence dissipa les Troubles du Milanois ; Un Paul de Foix Archevesque de Thoulouse , qui se montra un des plus fermes appuis de la Religion & de l'Estat , en Ecosse , en Angleterre & en suite à Rome , où il fut envoyé Ambassadeur ; Et de nos jours , Madame , avec combien de gloire Jean-Roger de Foix a-t-il commandé des Regimens de Cavalerie & d'Infanterie en Catalogne , sous M^{me} le Mareschal de la Motte-Houdancourt ? Ils s'est signalé par la maniere vigoureuse dont il l'a defendue contre la tyrannie des Espagnols , & ses grandes actions sont assez connues de tout le monde. Il estoit Pere de Monsieur le Marquis de Foix d'aujourd'buy , qui ayant appris dans cette dernière Guerre , que les

Ennemis estoient fortis de Puyval
ocdra pour ravager la Province
de Poix dont il est Gouverneur,
vint à eux à la teste de la No-
blessé, & leur en ayant fermé
l'entrée, les repoussa jusqu'au
fond du Roussillon avec autant
de honte pour eux, qu'il s'es-
tsoient promis de succès dans leur
entreprise.

Dans le moment que je vous
écris cccy, on m'apprend que
Monsieur de Maignon a presté
Serment entre les mains de Sa
Majesté pour la Lieutenanté de
Røy de Normandie. Vous fça-
vez, Madame, la considération
où il est dans cette Province. Il
n'a pas moins de naissance que
de merite, estant de la famille
de feu M^r le Mareschal de Ma-
ignon, qui fut un des plus
grands Hommes de son temps.

H'est allié des plus illustres Maisons du Royaume, je veux dire, de celles même des Princes.

Pendant que les uns entrent dans les grandes Charges, les autres sortent du monde; quelque grande figure qu'on y ait fait, il en faut partir, comme vous allez voir par les deux Articles suivans.

Nous avons perdu Monsieur le President de Maisons, qui est mort fort âgé au commencement de ce mois, apres s'estre fait tailler. Sans cette resolution que les extrémes douleurs luy firent prendre M^r de Lorme son Medecin qui demeuroit avec luy, & qui a près de six-vingts ans, luy auroit pu encore prolonger la vie. Il estoit magnifique dans sa dépense, tres-bon Juge, & fort éclairé dans les

xxv LE MERCURE

affaires , dont son âge & ses grands Emplois luy avoient donné beaucoup d'experience. Il avoit été Premier President de la Cour des Aydes , Sur-Intendant des Finances , & Gouverneur de S. Germain en Laye & de Versailles. Il s'appelloit René de Longueil , estoit Marquis de Maisons , & sortoit d'une illustre & fort ancienne famille. Dès l'an 1415. le Chevalier Raoul de Longueil se signala , & fut tué à la Bataille d'Azincourt. Jean de Longueil President au Parlement eut deux fils , dont l'un fut President comme luy , & l'autre Evesque d'Auxerre. Le President époufa une Sœur du Chancelier de Morvilliers , & eut un fils Evesque de Leon , & un autre qui fut Seigneur de Maisons , & qui laissa plusieurs

Branches , de l'une desquelles
est sorty celuy dont je vous man-
de la mort. Monsieur le Presi-
dent de Longueil son fils avoit
esté receu en survivance de sa
Charge. C'est le quatrième Pre-
sident à Mortier de cette Famille.
La feuë Reyne Mere l'avoit
fait son Chancelier. Il est hon-
nesto, bon Amy , civil & enten-
du dans les Affaires.

Madame de Puisieux , Sœur
de M^r le Grand Prieur de Fran-
ce , & de feu M^r de Valence
Archevesque de Rheims , est
morte icy depuis quelques jours ,
fort regretee de tous ceux qui la
connoissoient. Feu M^r de Pui-
sieux son Mary estoit Secretaire
d'Etat , & avoit en mesme temps
le Département de la Guerre &
des Etrangers. Il n'a point eu
d'Emplois qu'il n'ait meritez &c.

F v

par lui-même, & par l'avantage qu'il avoit d'estre fils de l'illustre Chancelier de Sillery, qui ayant tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Homme d'Etat, s'est acquitté des plus importantes Négociations avec une zele qui n'a jamais eu pour objet que la grandeur & la gloire de son Maistre. Il n'y a personne qui n'en soit instruit, & il faut n'avoir pas leu nostre Histoire pour ignorer qu'il fut envoyé Ambassadeur en Italie, en Allemagne, aux Païs-Bas, & en Suisse; que ce fut lui qui consulta le Mariage de Henry IV. & le Traité de Vervins, & que dans ces différentes occasions d'un long Ministre, il s'acquit une réputation qui augmenta fort l'estime qu'on avoit déjà pour la Maison

des Brularts dont il estoit. Non seulement les grandes Charges l'ont toujours renduë tres-considerable, mais elle est d'une fort ancienne Noblesse, & alliée des meilleures Familles du Royaume. Il y a eu deux Secretaires d'Etat de cette Maison. Elle a donné plusieurs Premiers Presidents au Parlement de Dijon, un President à Mortier, & un Procureur General à celuy de Paris, sans parler des Maistres des Requesites & des Conseillers d'Etat qu'on y a veus. Madame de Puisieux n'en diminua point la gloire en y entrant, son merite répondoit à sa naissance. Elle avoit l'esprit infiniment éclairé, solide, ferme, & une éloquence naturelle qui ne manquoit jamais de persuader. Elle a été magnifique dans sa fortune, &

F vj

fait paroistre une constance admirable lors qu'elle ne s'est pas veuë en état de faire tout ce que son grand cœur auroit souhaité. Elle a reçues souvent & sous le Regne de Loüis XIII. & pendant la Régence de la feuë Reyne Mere, de glorieuses marques de leur bienveillance ; mais rien ne l'a mise dans une plus haute considération, que les faveurs que le Roy a répanduës sur elle en plusieurs rencontres d'une maniere, qui a fait assez connoistre qu'il la distinguoit de la plus grande partie de celles de son Sexe. Aussi les premières Personnes de l'Etat ont continué jusqu'à la mort à lui donner des preuves d'une estime toute particulière ; & si jamais femme n'eut tant d'Amis & d'Amitiés, on peut dire que jamais

remme ne méritera plus d'en avoir. Elle est morte avec une présence d'esprit & une fermeté digne de celle qu'elle a fait éclater dans toutes les actions de sa vie; & ceux qui l'ont assistée dans ces derniers momens, n'ont pas moins admiré son courage à ne se point étonner de ce qu'ils ont de terrible, que sa piété pleine de ferveur à se soumettre aux ordres de Dieu.

Les Articles précédens vous ayant appris la mort, & vous ayant fait connoistre le mérite de deux Personnes aussi Illustres par leur grande vertu que par l'éclat de leur naissance, je vais dans un seul Article vous parler d'une partie de ce que la France a de plus considérable du côté de l'Esprit, & vous en tenir de ce qu'elle a de plus

134 L'E M E R C V R E
relevé du costé de la Naiffance, & des merveilleuses qualitez
qui rendent les Grands Hom-
mes recommandables. Vous ju-
gez bien, Madame, que c'est de
F Article de l'Académie fran-
çaise dont je vous vais entrete-
nir pour m'acquiter de ma pa-
role.

J'avois eu soin de prendre
une Copie de la Piece de Vers
qu'elle a jugée digne du Prix,
mais je ne vous l'envoyeray
point, puis que vous me mandez
que vous l'avez veüe. Je vous
en retiendray seulement de l'In-
stitution de ces Prix (car je vous
ay déjà fait sçavoir qu'il y en a
deux) & des cérémonies qui
s'observeront le jour qu'on les don-
ne. Ils sont chacun de la valeur
de trente Pistoles, & consistent
en deux Medailles d'or, dont l'u-

ne represente un Saint Louïs, & l'autre le Portrait du Roy. Le Prix de Prose a esté fondé par feu M^e de Balzac qui estoit de cet Illustre Corps. Les excellens Ouvrages qu'il nous a laissez se lisent tous les jours avec admiration, & c'est avec beaucoup de justice qu'on l'a fait passer pour le plus Eloquent Homme de son temps. Comme l'argent qu'il a laisse pour cela, ne produit pas chaque année un interest assez fort pour remplir la valeur du Prix, on ne le donne que tous les deux ans; & à l'imitation de ce Grand Homme, un Académicien d'autant plus généreux qu'il ne veut point se faire connoître, a fourny jusqu'icy la même somme pour le Prix des Vers. Messieurs de l'Académie en choisissens le Sujet aussi bien

que de la Prose. Ils en avertissent le Public un an auparavant par quelques Affiches; & ceux qui travaillent sur ces matieres, font obligez d'envoyer leurs Pièces dans le dernier jour d'Avril, sans se nommer, afin que n'en connoissant point les Auteurs, ces Messieurs les puissent examiner sans aucune préoccupation qui les fasse plutost pencher vers l'un que vers l'autre. Les Prix se donnent publiquement; & comme ils ont choisy le Jour de S. Louis pour en faire la distribution, le Roy a commencé cette année d'en augmenter la solemnité pour eux, en donnant ses ordres pour leur faire chanter la Messe en Musique, & prononcer le Panégyrique de ce Grand Saint. Ainsi la Messe fut célébrée ce Jour-là.

pour leur Compagnie par M^r l'Abbé du Pont Chapelain du Louvre. M^r Oudot qui a fait tant d'agréables choses, y fit admirer son Génie pour la Musique. Tout ce qui s'y chanta estoit de luy. M^r l'Abbé de S. Martin fit le Panégyrique du Saint, & marqua d'une maniere fort ingénieuse tout ce que le Roy faisoit pour éléver un Corps aussi illustre que celiuy devant lequel il parloit. Il eust été difficile de luy choisir des Auditeurs qui se connussent mieux aux belles Choses; & puis qu'il les satisfit tous, on ne peut douter qu'il ne fust digne des applaudissemens qu'il reçeut. L'apresdînée on tint Assemblée publique, où se trouverent quantité d'Evesques & de Gens de la première Qualité. M^r l'Abbé Fal-

Tallemant le jeune, comme Directeur de la Compagnie, expliqua d'abord en peu de mots la maniere dont on s'estoit servy pour juger des Pièces qui avoient merité le Prix, & les donna à lire à M^e l'Abbé Regnier. Il commença par celle de Prose, & personne ne s'estant présenté pour en déclarer l'Auteur, il leut en suite celle de Vers. Elle se trouva digne de l'approbation que vous luy avez donnée; & apres que la lecture en eut été faite, M^e l'Abbé Tallemant fit connoistre qu'on venoit d'apprendre qu'elle estoit de M^r de la Monnoye Correcteur des Comptes à Dijon. Je croy, Madame, que les Prix n'ont encor été donnez que trois fois, & c'est le troisième qu'il a déjà remporté pour les Vers. Il seroit

à souhaiter pour ceux qui ont
entré en concurrence avec lui,
que Messieurs de l'Académie
luy donnassent la premiere Pla-
ce vacante. Comme la qualité
de Juge ne laisseroit plus rece-
voir ses Ouvrages, les autres
avoient plus de courage à tra-
vaillez. Ces deux Pièces ayant
esté luees, M^r Cordemoy qui est
de leur Corps, & Lecteur de
Monseigneur le Dauphin, en
lue deux autres de Prose sur des
Sujets différens. Elles estoient
d'un President & d'un Avocat
de Soissons qu'on ne m'a pu
nommer, & avoient esté en-
voyées par l'Académie de cette
mesme Ville, qui doit ce tribut
à celle de Paris par une des Loix
de son Etablissement. Il y en a
une autre qui l'oblige à ne pren-
dre pour son Protecteur qu'un

des Quarante qui composent
l'Academie Françoise , & c'est
ce qui luy a fait choisir Mon-
sieur le Cardinal d'Estrées qui
en est. Ces Lectures furent sui-
vies d'un panégyrique du Roy
que fit M^r l'Abbé Tallemand,
en décrivant toute la Campa-
gne. Il parla avec une liberté
qui faisoit voir qu'il estoit mai-
stre de ses pensées , & qu'il ne
cherchoit point ce qu'il disoit.
Il s'exprima par des termes si
choisis , & tout ce qu'il dit fut
prononcé avec tant de grace,
qu'il auroit pu faire valoir des
choses médiocres ; mais outre
qu'on n'en peut dire sur une si
éclatante matière , jamais il n'y
eut Discours si éloquent. Les
grandes Actions du Roy furent
peintes avec les plus vives cou-
leurs. Tout estoit également

fort, rien d'ennuyeux, rien de languissant. La joye estoit marquée sur le visage de ses Auditteurs; & il eut celle de se voir obligé plus d'une fois de s'interrompre luy mesme pour laisser finir les applaudissemens qu'il recevoit. Enfin, Madame, si le Roy ne se rendoit tous les jours louable par uue infinité d'endroits nouveaux qui surprennent autant qu'ils donnent sujet de l'admirer, je ne croy pas que personne oſast entreprendre de le louer apres M^r l'Abbé Tallemant. Aussi, quand il eut finy, il eut beau demander, comme on fait ordinairement, si quelqu'un des Académiciens n'avoit rien à lire, chacun se leva, & dit tout haut, qu'apres ce qu'on venoit d'entendre, on ne pourroit plus rien

142 LE MERCURE
trouver de beau , & qu'il en fal-
loit demeurer là.

J'ay bien de la joye , Madame , de voir par vos Remarques sur l'Ouvrage de M^r de la Mon-
noye , que vous estes tombée dans mes sentimens. Tous les endroits que vous louez m'a-
voient extrêmement plu , & j'ay trouvé comme vous sa Poësie toute riante. Il est vray que la matiere en estoit bien favorable , & que l'Education de Monsei-
gneur le Dauphin qu'en avoir choisie cette année pour Sujet de la Piece de Vers , offroit de grandes idées à l'Esprit. Que ce jeune Prince en a ! & qu'il estoit difficile que la Nature aidée du secours des plus habiles Maistres que la France luy ait plu donner , ne fist pas en luy un de ses Chef-
d'œuvres les plus accomplis :

Ce n'est point assez de dire qu'il n'ignore rien, on peut adjouter sans flaterie qu'il excelle dans tout ce qu'il sait. Il a une si parfaite connoissance des Fables, que dès ses premières années il ne voyoit point de Tapisserie qui en representast quelqu'une, qu'il ne l'expliquast aussi-tost. Il sait tres-bien les Mathématiques, il dessigne & grave admirablement, & on fut surpris un jour qu'estant entré chez M^r Sylvestre, en passant par les Galleries du Louvre, il prit un Burin, & grava sur le champ un Paysage qui méritoit toutes les louanges qu'il reçut. Il a gravé le Chasteau de S. Germain, dont ayant donné une Estampe à Monsieur de S. Aignan, ce Duc à qui la vivacité d'Esprit n'a jamais man-

144 LE MERCVR E
que , fit cet Inpromptu pour lui
rendre graces d'un si agreable
Présent.

¶¶¶¶¶
SUR LE CHASTEAU
DE S. GERMAIN ,

Gravé par Monseigneur le Dauphin.

Gлавeur Auguste & sans égal,
Qu'apres le Grand Louïs tout
l'Univers admire ,
Quand on vous verroit peindre & gra-
ver assez mal ,
Quel Censeur oferoit y trouver à re-
dire ?
Mais on vous voit brillant comme un au-
tre Soleil .
Effacer le renom de Lisippe & d'A-
pelle ;
Vous trouver touz ours sans pareil .
N'est pas une chose nouvelle .
Pour moy je ne scaurois , à moins d'un
Inpromptu ,

Varter

G A L A N T. 145

*Porter le beau Present qu'il vous plaist
de me faire ,*

*Le langage des Dieux , de la haute
Vertu*

Est la récompense ordinaire.

Si mon dessein est un peu temeraire ,

En obtiendray peut-estre le pardon

En vous disant d'une voix animée

*Qu'un jour malgré les coups , la foudre ,
la fumée ,*

*Les cris , l'acier luisant , & le bruit des
Canon ,*

Vous gravez encor mieux vostre Nom

Au Temple de la Renommée.

Voicy de quelle maniere on a
fait parler ce mesme Chasteau
de S. Germain sur la mesme
Graveure.

CEluy dont la main m'a gravé ,
Bientost par mille Exploits sous rayons-
nans de gloire ,
Se burinant luy-mesme au Temple de
Mémoire ,

Tome VII.

G

S'en va dans ce grand Art estre un Maître achevé.

Ce Quatrain est de M^r de Tierceville-Mahaut, à qui Monsieur le Duc de Montausier, qui a pour luy beaucoup d'estime & de bienveillance, avoit fait voir ce petit Ouvrage de Monseigneur le Dauphin. C'est un Gentilhomme que son merite rend assez connu. Quand une infinité de Sonnets, de Madrigaux, & d'autres Pieces galantes qu'on a yetiés de luy, n'auroient pas fait connoistre qu'il a autant de feu que de délicatesse dans l'Esprit, il ne faudroit que l'entendre pour en estre persuadé. Sa conversation est fort agreable, & on est assuré de ne s'ennuyer jamais avec luy. Le soin que daigne prendre le Roy

de dresser des Memoires de sa main pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin , est une sensible marque de l'amour qu'il a pour ses Peuples , à qui par cette bonté qui luy est si naturelle pour eux , il voudroit laisser , s'il se pouvoit , un Successeur qui allast encor au delà de ses grandes qualitez. Sa Majesté qui a toujours eu de tres particulières considératiōs pour toutes les Personnes qui ont l'honneur d'estre de son Sang fait élever avec luy Messieurs les Princes de Conty & de la Roche-sur-Yon. Quelque haute que soit leur Naissance , on peut dire qu'elle n'est pas le plus grand de leurs avantages. Leur Esprit semble estre encor au dessus , & ils se montrent par là dignes Fils de feu Monsieur le

G ij

Prince de Conty leur Pere , qui en avoit infiniment ; & dignes Neveux de Son Altesse Serenissime Monsieur le Prince , dont les grandes lumières ne font pas moins l'admiration de tout le monde , que son extraordinaire valeur. On a veu encor aupres de Monseigneur le Dauphin des Enfans d'honneur d'une grande qualité , mais qui n'estoient pas moins considérables par les talents qui les accompagnnoient. Ainsi ce jeune Prince n'ayant jamais veu que de l'Esprit dans tout ce qui l'a environné , estant fort éclairé de luy-mesme & ayant pour Gouverneur Monsieur le Duc de Montausier , & Monsieur Boffuet ancien Eveque de Condom pour Precepteur , on n'a point à douter qu'il n'atteigne ce degré de per-

fection que Sa Majesté luy souhaite. Vous avez entendu parler si avantageusement de l'un & de l'autre , que je ne puis presque vous en rien dire qui ne vous soit déjà très-connu. Monsieur de Moutauzier possede toutes les qualitez d'un grand Homme. Il a une rectitude d'ame qui le rend aussi peu complaisant pour ceux qui font mal, qu'il se montre zélé Protecteur de la Vertu. Il prend toujours le party de la Justice avec une ardeur incroyable , & ne loue que ce qui merite véritablement d'estre loué, mais ses louanges ne sont point des paroles , ce sont des choses de fait dont toute la Cour retentit. Vous sçavez qu'il est de la Maison de Sainte-Maure , dont l'ancienneté justifie assez la grandeur. Dès l'an

G iij

150 LE M E R C V R E
mil dix il paroist que Goffelin
de Sainte-Maure estoit un des
plus grands Seigneurs du Royau-
me ; & en 1334. on a veu un
Guillaume de Sainte - Maure
Chancelier de France. Leur Po-
sterité qui s'est divisée en plu-
sieurs Branches ; & qui ayant
toujours pris de tres-grandes
Alliances, en a donné aux plus
Illustres Maisons , s'est conti-
nuée par vingt degrés de décen-
te directe de mafle en mafle,
jusqu'à Monsieur de Montau-
sier , à qui le Marquisat qui por-
te ce nom , érigé en Duché , ap-
partient en propre. Il fut trans-
mis il y a pres de quatre cens
ans à la Maison de Sainte-Mau-
re par une des Filles d'un Duc
d'Angoulesme. Je ne vous par-
leray ny de son courage , ny de
sa valeur. La France en a été

témoin , aussi-bien que l'Italie , la Lorraine , l'Alsace , & l'Allemagne . Dans les derniers Mouvements fommentez par les Ennemis de la Couronne , non seulement il maintint dans l'obéissance du Roy les Provinces de Xaintonge & d'Angoulmois dont il estoit Gouverneur ; mais apres avoir rejetté avec une fidélité inviolable les Propositions avantageuses qui luy furent faites pour l'obliger d'entrer dans le party des Rebelles , il chassa les Ennemis des Places de Xain-
tes , de Taillebourg , & de Tak-
lemont , dont ils s'estoient em-
parez ; & les ayant poursuivis ,
quoy que fort inégal en nom-
bre , il chargea & défit une par-
tie de leur Armée à Montanié
en Périgord , sans qu'une blessu-
re qu'il reçeut au bras , & dont

il est demeuré estropié, luy fit
rien relâcher de la vigueur avec
laquelle il se signala dans une si
glorieuse occasion. Le Gouver-
nement de Normandie ayant
vaqué par la mort de son Mon-
sieur de Longueville, Sa Majesté
l'en gratifia, tant en considéra-
tion de ses services, que de ceux
qu'Hector de Sainte Maure son
Frere aîné avoit rendus à l'E-
tat, non seulement en défen-
dant Rosignan dans le Montfer-
rat contre le Marquis de Spino-
la, mais en plusieurs autres oc-
casions, & surtout dans la Val-
teline, où il fut tué en forcant
les Bains de Borino, & menant
l'Avantgarde de l'Armée que
commandoit feu Monsieur le
Duc de Rohan.

Monsieur l'Evesque de Con-
dom qui a succédé à feu M^r le

President de Perigny dans la Charge de Precepteur de Monseigneur le Dauphin, a prêché longtemps avec un succès qui l'a rendu digne de la réputation qu'il s'est acquise. Il mene une vie fort exemplaire, & n'ayant pas moins de pieté que de doctrine, il ne peut inspirer à ce jeune Prince que des sentimens conformes au dessein pour lequel le Roy luy a fait l'honneur de le choisir. Il a beaucoup de douceur, des manieres aisées & insinuantes, qui jointes aux favorables dispositions qu'il a trouvées dans l'Esprit de cet Auguste Disciple, y font passer adroitemment, & sans qu'il ait lieu de s'en rebuter, toutes les connoissances qui peuvent être de son employ. Il est de l'Academie Françoise, aussi bien que

M^r Huet Sous-Précepteur de ce Prince. C'est un Homme d'une fort grande érudition, à qui nous devons plusieurs manuscrits des Ouvrages d'Origene, qui n'avoient jamais été publiez. Vous vous plaindriez, Madame, si je finissois l'Article de l'Education de Monseigneur le Dauphin, sans vous parler de M^r. Milet qui en est le Sous-Gouverneur. Les Négociations dans lesquelles il a été employé par M^r le Cardinal de Richelieu & par M^r le Cardinal Mazarin, tant dedans que dehors le Royaume, sont une marque incontestable de son mérite. Il est Mareschal des Camps & Armées du Roy, & a été envoyé par Sa Majesté en Allemagne & en Pologue, où il a très-utilement servy.

M^r Blondel qui enseigne les Mathématiques à monseigneur le Dauphin, est aussi Mareschal de Camp. On l'a employé quelque temps aux Indes. Il a été Capitaine de Galere & de Vaisseau, & Envoyé extraordinaire à Constantinople, en Suéde, & aupres de l'Electeur de Brandebourg. Il a beaucoup de littérature, & a fait plusieurs Livres qui n'en laissent point douter. Il en a mis au jour quelques autres de Fortifications & de Mathématiques, fort estimé des François & des Etrangers. Il a travaillé en particulier aupres du Roy, qui le considere. C'est huy qui a fait le nouveau Plan de Paris, & qui a donné les Desseins des nouvelles Portes, & du nouveau Rampart en forme de Cours.

G vj

Je ne vous diray rien de Mr Sylvestre, qui a montré à dessigner à Monseigneur le Dauphin, & qui est un tres habile Homme dans son Art, aussi bien que tous les autres Maistres qui ont de l'employ aupres de ce jeune Prince.

Selon l'ordre des choses, vous devriez trouver icy un grand Article de Guerre; car qui auroit crû qu'apres nous avoir laissé faire une si glorieuse Campagne, les Enemis n'eussent osé profiter de la fatigue de nos Troupes, & n'eussent fait tant d'apprests &c de si puissantes jonctions, que pour mieux relever les avantages de la France, en faisant voir quatre Armées, plus fortes à la verité que les nostres, mais trop foibles encon pour nous attaquer, tous affoi-

blis que nous devions estre par nos Conquestes du Mois de Mars ? C'estoit un Torrent capable de tout entraîner , si trouvant une Digue à l'épreuve de sa plus redoutable furie , il n'eust été constraint de se renfermer , & de consumer ses inutiles efforts à bondir contre luy-mesme par l'impossibilité de s'étendre . Voyez , je vous prie , quelle estoit leur Armée de Flandre . Vous y trouverez les forces de huit ou neuf Puissances Souveraines , dont quelques-unes se sont autrefois défendues seules contre la France , & dont les autres ont été assez fortes pour secoier le joug de l'Espagne , & la réduire apres plus de quarante années de guerre , à ceder à des Sujets revoltez l'indépendance qu'ils usurpoient . Si vous

voulez reflechir sur l'Armée
qu'ils avoient en Allemagne ,
quels progrés ne croirez-vous
point qu'elle ait dû faire ? Elle
estoit composée de ces vieilles
Troupes de l'Empereur qui ont
si souvent batu les Otomans ;
de ces intrépides Cuirassiers
dont le seul nom inspire de la
terreur ; de ces Hommes sortis
de Famille qui n'ont jamais eu
d'autre habitation que le milieu
d'un Camp , & qui nez au bruit
de la guerre de Mères aussi en-
durcies au travail que leurs Pe-
res , n'ont presque point veu de
Villes que pour les assieger ou
les défendre , de Villages que
pour les brûler apres les avoir
pillez , ny d'Ennemis que pour
les traiter aussi impitoyable-
ment qu'ils traitent les Turcs ,
pour qui l'habitude de verser du

sang les a dépouillez de toute sorte d'humanité. Ils ne pouvoient estre plus avantageusement soutenus que par les vieilles Troupes de Lorraine , qui ayant appris leur Mestier sous leur defunt Duc , grand & rusé Capitaine s'il en fut jamais, n'estoient pas moins accoutumées qu'eux aux incendies & au pillage. On scait mesme que c'estoit une nécessité pour ellos de chercher à vivre de rapines, puis qu'elles ont eu rarement une autre folde. Joignez à cela qu'ayant combattu par tout sous leur Prince, ou ayant esté louées par luy à divers Etat , elles scavent tous les Païs , & qu'ainsi il leur estoit aisé de ne faire point de fausses Marches. Il ne pestoit pas moins à l'Armée des Cercles commandé par le

Prince de Saxe-Eisenach, de montrer que les forces de tant d'Etats qui la composoient ne s'estoient pas inutilement unies. Elle paroissoit redoutable, & etant sur les bords de son Païs, elle ne devoit manquer de rien. Pour celle de Catalogne, ma dernière Lettre vous a déjà marqué l'état où elle se trouvoit, quand les Espagnols prétendants faire une grande diversion de ce costé-là, eurent amassé de nombreuses Troupes, d'autant plus considérables, qu'elles estoient formées de la plus grande partie de la Noblesse de leurs Royaumes, qui avoit abondance de toutes choses. Si vous me demandez ce que ces quatre grandes Armées ont produit, apprenez-le de nos Ennemis, qui avoient eux-

mesmes qu'elles n'ont rien fait. Nous sommes si accoutumez à leur voir perdre tout le temps de la Campagne, que nous commençons à n'en estre plus surpris ; mais qui viendroit d'un nouveau Monde, & apprendroit tout d'un coup que tant de forces liquées de tous côtez contre le Roy, n'auroient ny empesché ses Conquestes, ny reparé leurs pertes par aucune entreprise avantageuse, on regarderoit ses triomphes comme des triomphes fabuleux, ou l'on seroit persuadé que la Frâce seule est aussi puissante que le reste de l'Europe ensemble. Nos grands succès donnent assez sujet de le croire ; mais quel que soit le courage de nos Troupes, & quelque prudence qui ait accompagné la valeur de nos Généraux, il a

fallu , pour les remporter , que le Prince dont les ordres font tout mouvoir , n'en ait jamais donné que de bons ; que le Ministre qui agit sous lui , les ait toujours fait executer à propos ; que la prévoyance n'ait manqué en rien ; que les vivres , que l'argent , que tout ait été fourny juste ; & avec tous ces avantages , nous sommes encor obligez de reconnoistre qu'il y a eu quelque chose de plus qu'humain dans la conduite d'un Prince , dont le Ciel benit les armes , & dont il prend visiblement soin apres nous l'avoir donné . Cette vérité vous sera sensible , quand vous ayant appris en peu de mots les rencontres des Partis , & les divers mouvemens de toutes les Troupes ennemis depuis ce que je

vous en écrivis la dernière fois, je vous auray fait remarquer que quatre grandes Armées ont moins fait pendant cette Campagne que la seule Garnison de Mastric. Voyez apres cela si on n'a pas lieu d'admirer la France , le grand Prince qui la gouverne , les Ministres qu'il emploie , les Commandans de ses Armées , ses Officiers , ses Soldats ; & de dire que si nous souhaitons la Paix , ce ne peut estre que par bonté pour nos Ennemis , puis que la Guerre nous est une cointinuelle occa-
sion de Victoires.

Je reprens la Levée du Siège de Charleroy, dont j'ay de nou-
velles particularitez à vous dire. A l'arrivée des Ennemis , M^e le Comte de Montal estoit à che-
val hors de la Place pour les

observer. Il fit brûler quelques Maisons écartées dont ils au- roient pu se servir, & on acheva une Demy-Lune & des Retran- chemens palissadez à la teste de deux Diges. Il y en eut une autre coupée. Les Assiegeans couvrirent le Quartier du Prince d'Orange par quatre Redou- tes. Jamais il n'y eut de Lignes si éloignées d'une Place que celles qu'ils firent. Monsieur de Combron Ingénieur, qui s'étoit chargé d'un Billet pour Monsieur de Montal, trompa l'Armée ennemie, & la traversa vêtu en Soldat d'un de leurs Re- gimens. Ce Billet marquoit l'ar- rivée de Monsieur le Marquis de Louvois. On tira le Canon de la Place pour faire connoître qu'on l'avoit receu. On y té- moigna beaucoup de joie de la

venuë de ce vigilant Ministre, & toute nostre Armée fit éclater celle qu'elle en ressentit. Sa diligence, & celle que Monsieur le Duc de Luxembourg fit faire extraordinairement à ses Troupes, mirent l'épouvan-
te dans le Camp des Ennemis. Monsieur Chéladet Capitaine du Regiment de monsieur de Montal, les alla reconnoistre avec quarante Maistres. Il fut soutenu de quelques autres, & se retira apres la décharge qu'il fit sur une petite Garde. Les Assiegeans reprirent courage, & firent travailler à leurs Lignes avec grand empressement; mais cette ardeur leur dura peu. Leurs Bombes & leurs Boulets furent chargez dès le lende-
main, ils firent partir leur Ca-
non & leurs équipages, & pri-



rent le chemin de Bruxelles.. Ils le prirent eux-mesmes un jour apres. M^r le Marquis de Montal Fils du Comte de ce nom , en fut ayvertir M. le Duc de Luxembourg & M. le Marquis de Louvoys. On ne pût joindre les Ennemis , parce que le Pont sur lequel ils avoient passé la Sambre se trouva défaict. Les Mousquetaires de M. de Larriez & M. le Comte de Montal, avec les mousquetaires & les Grenadiers du Roy , les suivirent. Le Regiment de Montal , & les Dragons, passerent au gué, mais ce fut inutilement , la peur leur avoit donné des aisles, & jamais Fuyards n'en eurent de si légères. Leur Infanterie ayant passé le Piéton avec une diligence incroyable sur deux Ponts qui furent rompus , ils

gagnerent les Bois , & se mirent à couvert de la poursuite des Nostres. Ils avoient tenu Conseil de guerre avant que de lever le Siege , & trois choses leur en firent prendre la resolution. Ils avoient sceu le bon état de la Garnison & de la Place , & ne doutoient point que M^r de Montal ne leur en disput^{er} vigoureusement les approches. La difficulté de recevoir des Convois qui leur estoient coupeez de tous costez les embarras- soit , & ils ne s'estoient pas attendus à voir si-tost arriver nos Troupes. On peut dire à l'avantage du Prince d'Orange , que jamais il n'a conclu à rien de si judicieux qu'à la Levée de ce Siege , auquel il ne pouvoit s'opiniâtrer sans faire perir son Armée. Dès qu'elle eut esté

resoluë par toutes les voix, on mit en délibération quelles Troupes seroient à l'Arrière-garde. Le Lieutenant General Chauvet, commandant celles de Brunswic & d'Osnabrug parla le premier, & dit qu'il n'avoit ordre de les exposer que pour un Siege ou une Bataille.

~~Commandant de Munster~~ s'excusa sur les mesmes raisons; & le Prince d'Orange ayant voulu engager le Duc de Villa-Hermosa à faire ce que les deux autres refussoient, il s'en défendit sur le peril où seroit le reste des Païs du Roy son Maistre, si ses Troupes estoient défaites par les François. Comme ils ne purent s'accommoder qu'en tirant au Sort, il tomba sur le Duc de Villa-Hermosa. Le chagrin qu'il en eut lay fit imputer

imputer la Levée du Siege au Prince d'Orange. Ce Prince en fut piqué , & pour repousser l'injure , il luy dit assez fièrement , *Que s'il avoit autant de François dans ses Troupes qu'en avoient eu ses Ancestres , il viendroit plus aisément à bout de ses entreprises.* Il eut raison de se fâcher , on l'insultoit apres luy avoir manqué de parole , en ne luy fournissant pas tout ce qu'on luy avoit promis pour le Siege qui causoit leur démeslé. Cette dispute n'empescha pas ce Prince de proposer le Siege de Mastric ; mais le General Espagnol s'y opposa , & dit que l'Armée du Roy qui seroit libre pendant ce Siege , feroit de nouvelles Conquestes en Flandre. Cependant ces Generaux ne pouvant se résoudre à finir la

Campagne sans aucun exploit, attaquerent la Ville de Binch. C'est une de ces Places qui n'étant point fortifiées, sont toujours aux moindres Corps de Troupes qui passent aux environs. Ils firent venir un mortier & du Canon, & n'eurent besoin que de quatre à cinq mille Hommes pour en forcer soixante & dix qui la gardoient. Ils la brulerent pour marque de leur victoire, & aussi-tost messieurs le Duc de Villeroy, de Sourdis, & de Chamilly, furent commandez pour aller bruler les Fauxbourgs de Gand, en represaille de cet incendie. Cette particularité vous fait voir que les François ne font jamais rien qu'avec justice, & que s'ils se portent à quelqu'une des horreurs qui suivent la

Guerre , ils y sont toujours
contraints par leurs Ennemis.
Voicy comme se passerent les
choses. M^r le Duc de Villeroy
fut à peine entré dans le Païs
de Vaës , que le Grand Bailly
de Gand estant venu au devant
de luy , l'assura du payement
des Contributions dont ont é-
toit convenu l'année dernière ,
& luy demanda trois heures
pour s'en acquiter. Sa demande
luy fut accordée ; & M^r. de
Villeroy , apres avoir attendu
plus de temps qu'il n'avoit pro-
mis , fit mettre le feu à un Chaf-
teau. Personne ne revint ; ce
qui l'obligea à le faire mettre
encor à un des Fauxbourgs de
Gand , & enfin tout s'accom-
moda par le retour du Bailly
qui paya la somme arrestée.
Pendant ce temps , plusieurs

Détachemens avoient esté faits pour empescher les courses des Ennemis. M^r de Quincy estoit d'un costé, M. de S. Rhut d'un autre, & M. le Comte de S. Geran sous Ath, ayant ordre de s'avancer vers Valenciennes, si les Ennemis tournoient de ce costé-là. C'est ainsi que M. de Luxembourg prévoit à tout avec une vigilance merveilleuse. Il s'estoit avancé luy-mesme avec M. de la Cardoniere, à une demy lieuë de Bruxelles; & quoy qu'il n'eust pas dix mille Hommes avec luy, sa presence mit une telle épouvanter dans cette grande Ville, que le Conseil des Bourgmestres s'y assembla aussi tost. Quelques-uns d'entr'eux se croyant abandonnée des Espagnols, estoient d'avis qu'on dé-

putast à ce General, mais quatre mille Hommes des leurs qui se jetterent dans la place , leur furent changer de dessein.

Quoy que les Nostres eussent apperçeu ces Troupes au delà de l'Escaut , il fut impossible d'aller à elles , à cause de nos Ponts qui n'estoient pas prests. Cette course eut le succès qui l'avoit fait entreprendre , puis qu'elle divisa les forces des Ennemis. Il y eut quelques coups donnez. Monsieur le Comte de Soissons qui ne voit point de péril où il y a de la gloire à acquerir , y fit paroistre la boüillante ardeur qu'il ne manque jamais d'avoir dans ces sortes d'occasions ; mais son courage fut fatal à un Gentilhomme des siens qui le suit toujours de pres , & qui reçeut

un coup de mousquet à la jambe gauche, qui luy a cassé le petit os entierement, & le gros à moitié. Comme il est fort aimé, son malheur intéressa les principales Personnes de l'Armée, & M. de la Cardonnière en particulier. monsieur le Comte de Soissons qui l'estime, en fut touché sensiblement, & aida luy-mesme à le porter dans une Cabane de Païsans. Il l'y fit penser, & voyant que ses mouchoirs qu'il donna ne suffisoient pas, il déchira jusqu'à sa chemise pour le secourir. Comme vous estes bien-faisante & genereuse, je ne doute point, madame, que vous ne trouviez ce Prince aussi louable par ces marques de bonté pour une Personne qui est à luy, qu'il vous le paroist par

tant de choses qui le rendent digne des grands Noms qu'il porte. Le Gentilhomme dont je vous parle est M^r de Malou, qui dansoit d'un si bel air, & qui chante avec une si grande justesse. Il s'est distingué en mille endroits par ses bonnes qualitez, & on ne peut avoir plus d'Amis illustres qu'il en a, ny plaire à plus d'Amies raisonnables. Cet accident a touché icy beaucoup de Gens, & Madame la Princesse de Carignan qui s'estoit privée de luy pour donner à monsieur le Comte de Soissons, son Petit-Fils, un Homme assuré qui ne l'abandonna pas jamais, a fait paroistre assez ouvertement l'estime qu'elle en fait, par la douleur qu'elle a témoignée de sa blessure. Si Bruxelles a eu de la terreur

d'un costé , Anvers a tremblé de l'autre. M^r de Rosamel ayant été détaché par M^r de la Cardonnerie avec cent cinquante maistres pour aller sçavoir si les Ennemis n'avoient aucune Troupes en Corps , s'acquita de cet employ avec une bravoure singuliere. Il étoit obligé de passer devant un Fort qui n'est qu'à demy heure d'Anvers. Les Ennemis luy demanderent le *Qui vive ?* Il répondit , *Orange*. On s'informa de quel Regiment il étoit , il en nomma un ; & sur ce qu'on voulut sçavoir ce qu'il alloit faire , il dit qu'il étoit envoyé par le Prince d'Orange pour porter des nouvelles au Gouverneur d'Anvers. Il fut crû sur ses réponses , & les Ennemis l'ayant laissé passer , il arriva à

la Barriere de cette Ville. On luy fit les mesmes questions, & apres qu'il eut répondu les mesmes choses qu'il avoit dites à ceux du fort, la Barriere luy fut ouverte. Il y entra, & fit tuer un Sergent avec trois ou quatre Soldats, & mettre le feu à quelques Batteaux qui estoient proches. La Ville fut alarmée. Les Habitans prirent les armes, croyant que ces Officier estoit suivy de toutes nos Troupes. Il se retira par le mesme chemin qu'il avoit tenu en venant, & demanda à ceux qui gardoient le fort, s'ils ne vouloient rien mander au Prince d'Orange, où à quelques Officiers de son Armée. Ils ne mirent aucun obstacle à son retour, & pour les en remercier, il rangea sa troupe en Esca-

dron au dela du Fort, & par une salve fort gaillarde, il leur fit connoistre ce qu'il estoit. Les Ennemis ne sont venus à bout d'aucun de leurs desseins, quelque peu considérable qu'il ait été. Ils vinrent ces derniers jours avec grande diligence pour couper M^r de Joyeuse qui commandoit un Corps séparé, assez éloigné de M^r de Luxembourg, mais ils réussirent à leur ordinaire. Voilà jusqu'à aujourd'hui la Campagne de Flandre des Ennemis. Ils l'ont commencée par la perte d'une Bataille, continuée par de redoutables apprests & des menaces d'affieger nos plus fortes Places, & finie par la prompte Levée du Siege de Charleroy. Le reste de la nostre a été employé de ce costé-là, à faire

payer des Contributions à tout ce qui reste de Païs aux Espagnols , & à quelques endroits de celuy des Hollandois ; & ces Braves qui devoient tout prendre , sont contraints de séparer leurs forces pour couvrir ce qu'ils craignent que nous ne leur emportions. L'Armée de l'Empereur , toute formidable qu'elle estoit , n'a pas fait de plus grands progrés. Vous l'avez déjà veuë bien au delà de Mouson, Village sans Habitans, dont elle s'estoit emparée , & qu'elle fut obligée d'abandonner, poursuivie dans sa retraite, & faisant toujours quelque perte considérable. Elle a été souvent réduite à s'arrêter dans sa marche , par la crainte d'estre attaquée ; & ces vieux Soldats aguerris n'ont pas cru

180 LE MERCURE
quelquefois estre en seûreté
dans leurs Quartiers. Ils rom-
pent leurs Ponts par tout où ils
passent , ce n'est pas chercher
le combat. Il est vray que le
dépit de se retirer apres tant de
fatigues inutilement souffertes ,
leur a fait brûler des Eglises ;
celle de Boymont en est une
preuve ; mais hors les incendies ,
les moindres choses leur sont
difficiles. Ils n'ont osé atta-
quer la Peute-Pierre , ny Phals-
bourg. Ils ne peuvent aller en
Alsace si facilement qu'ils l'a-
voient crû. Ils cherchent à vi-
vre , & Monsieur le Marechal
de Créquy est toujoures assez
pres d'eux pour faire avorter
tous leurs desseins. Il envoya
dernierement M^r d'Enonville
Colonel du Regiment des Dra-
gons de la Reyne , avec son Re-

giment , pour faire sortir du Chasteau de Dimerenken la Garnison qui estoit dedans. Comme elle refusa de se rendre , M^r le Mareschal détacha deux cens Hommes d'Infanterie commandez par M^r de Courcelles , qui d'abord qu'il fut arrivé , leur fit entendre qu'il avoit deux mille Hommes de pied avec du Canon , & qu'il les feroit tous pendre s'ils résistaient. Cette adroite menace les étonna tellement , que sans examiner s'ils la devoient craindre , il mirent les armes bas , & se rendirent Prisonniers de guerre. Il y avoit plusieurs Païsans dans ce Chasteau , qui en sortirent avec la Garnison. M^r de Courcelles s'acquit beaucoup d'estime par cette conduite , & M^r le Mareschal l'en loua fort.

182 LE MERCURE
en présence des Officiers Gé-
néraux. Les Ennemis avoient
pris la route de cette Place,
mais ils s'en retournerent , ap-
prenans que nous en étions
maîtres. Ils s'épargneroient
quelquefois bien des peines, s'ils
se faisoient mieux instruire des
choses. Un Lieutenant du Re-
giment d'Auvergne a défait
une de leurs Gardes , tué cin-
quante Hommes , pris le Com-
mandant , & emmené vingt-
cinq Chevaux. Ils ont aban-
donné la Sarre & tous leurs des-
feins , & marchent dans un Païs
ruiné. Il n'y a pas là moitié de
l'Armée qui garde ses rangs.
En arrivant , pour commencer
leur Campagne , le Prince
Charles avoit mis sur ses Gui-
dons , *Nunc ant nunquam*. Vous
sçavez , Madame , où vous le

devez sçavoir pour l'apprendre
à vos Amies, que ces trois mots
Latins signifient, *Maintenant*,
ou Jamais. Voicy une façon de
Rondeau qu'un Homme d'aussi
bonne humeur que spirituel, a
fait là-dessus.

Nunc aut nunquam est la
Devise

*Que nos Ennemis avoient prise,
Croyat tout ranger sous leurs Loix ;
Et cependant depuis six mois
Ils n'ont fait aucune entreprise.*



*Pour justifier un tel choix,
Il faudroit que sur les François
Quelque Place eust esté conquise,*

Nunc..



*Apres que le plus grand des Rois
En plein Hyver en a pris trois,
Malgré la gelée & la bise,*

184 LE MERCURE
L'Allemand & le Hollandais
Doivent rougir de leurs Exploits,
Aut nunquam.

Je devrois vous parler ici des Armées de Monsieur le Baron de Monclar, & de celle des Cercles, à laquelle nous avons fait repasser le Rhin ; mais comme je ne vous en ay encore rien dit dans aucune de mes Lettres, je réserve à vous faire un Recit entier de cette Campagne dans ma première, afin que vous en appreniez en même temps le commencement & la fin. Quant à l'Armée de Catalogne, le repos des Ennemis vous fait mieux voir que tout ce que je vous en pourrois dire, qu'il faut qu'ils aient été bien battus, puis qu'après avoir amassé tant de forces, ils n'ont

rien entrepris depuis l'avantag-
euse Retraite de Monsieur le
Duc de Navailles, Voyez, Ma-
dame, par ce détail, si je n'ay
pas eu raison d'affirmer que la
seule Garnison de Mastric avoit
plus fait que tant de milliers
d'Hommes. Elle a brûlé des
Villages dans le Païs d'Elfe,
appartenant au Duc de Neu-
bourg. Elle en a brûlé dans
celuy de Juliers, avec les Villes
de Zittard & de Tongres, en
represailles de Mouson ; car,
comme je vous l'ay fait remar-
quer d'abord, les François re-
poussent, mais ne commencent
jamais l'insulte. M^r de Melac
Colonel de Cavalerie, a mis
aussi le feu à trois Châteaux
des environs de Zittard, sans
que le Major General Spaën
qui commande un Corps d'Al-

Lisez la Page folio 86. & 87. oy-eme.

Capitaine d'Ohier de Dieppe, appartenant à divers Particuliers, & sur tout au Sieur Rouxel de la mesme Ville. On l'avoit destiné pour les Indes. Sa charge montoit à cinquante mille écus, & le Basteiment en vaut trente mille. Son bonheur voulut qu'il vint échouer devant le petit Fort, & que cinquante jeunes Hommes qui s'y jettèrent aussitost, se joignirent à ceux de l'Equipage. M^r le Duc de S. Aignan avoit donné le commandement de ces cinquante Hommes de Fécam à M^r Godefroy, qui est un tres-brave Soldat, & qui fit des merveilles en cette occasion. Cependant les cinq-Frégates ayant le Pavillon François, tirerent environ cent coups de Canon à ce Vaisseau, & comme c'eſ-

liez formé seulement pour s'opposer à la Garnison de Mastric, ait pu l'empescher ny rompre ses Partis qui reviennent tous les jours chargez de butin. Tout le Païs de Juliers & de Gueldres l'appréhende, & ce luy de Cologne est d'accord avec elle pour les Contributions.

Les Rencontres de Mer ne nous sont pas moins glorieuses que les Attaques de terre. Il y a dix ou douze jours qu'une Escadre d'Ennemis parut devant Fécam, composée de cinq Frégates Ostendoises de 36. de 34. de 28. de 24. & de 18. Pièces de Canon. Elles chassoyent un Vaisseau nommé le S. George, de 200. Tonneaux, de 22. Pièces de Canon, & de 120. Hommes d'équipage, commandé par le

toient tous Boulets à deux têtes , ils couperent force cordages ; & force Maneuvres avec l'Echelle, donnerent huit coups dans le corps du Bâtimen^t, emporterent la cuisse à un Matelot, & percerent quelques Maisons des coups qui échaperent. Ces Frégates tinrent en suite une espece de Conseil , apres lequel remettant le Pavillon d'Espagne , elles revinrent furieusement à la charge , & quasi à la portée du Pistolet. Le combat dura cinq heures , & elles tirent du moins cinq cens coups de Canon , & deux mille de Mousquet , pendant que ceux du Vaisseau les attendoient à l'abordage , le Sabre à la main & que deux pieces de Canon, seules en état de cinq qui sont dans le Fort, leur tirent cent

cinquante coups. Leur Admirale & l'autre grande de 34 furent percées de cinq ou six coups à l'eau, ce qui les obligea de quitter le Combat l'une après l'autre, & d'estre longtemps sur le costé pour reparer leur dommage. Tout le monde fit son devoir par les ordres de M. de Longueil, qui, quoy que malade, fit tres-bien de faire défendre le Vaisseau avant l'arrivée de M. de S. Aignan, lequel ayant appris cette nouvelle, & jugeant par le lieu où les Frégates demeuroient, qu'elles ne manqueroient point de revenir avec la marée, partit du Havre, gagna Fécam toute la nuit, & en y arrivant le matin, apperçut les deux grandes Frégates sous voile qui revenoient vers le Vaisseau. Comme le péril

190 LE MERCURE
ne l'a jamais étonné , il y monta
par les cordes du dehors , & les
Ennemis s'estant approchez
peu à peu , ils se tinrent encor
quelque temps à la veuë de
Fécam , & disparurent tout-à-
fait en suite. Alors M^r de S. Ai-
gnan, qui vouloit braver les En-
nemis dans leur retraite , opina
à remettre le Vaisseau à flot , &
à ne leur point cacher sa route.
Après qu'il eut tiré tout son
Canon par son ordre , il mit à
la voile sur les huit heures du
soir , & ce Duc ayant repris le
chemin le long de la Coste , ar-
riva au pointdujour au Havre
en mesme temps que le Vais-
seau. Jugez , Madame , de la joye
des Interessez , & du Capitaine
qui le croyoient perdu sans re-
source. Tous ceux qui ont eu
part à cette Action , en ont re-

ceu beaucoup de louanges, M^r l'Abbé de Cossé, Gentilhomme de Marseille, & Frere d'un Capitaine de Cavalerie du mesme nom, entra dés le soir dans le Vaisseau pour partager le plaisir & la gloire de cette défense. On a sceu d'un Capitaine Anglois arrivé depuis cette Attaque, qu'il avoit rencontré les cinq Frégates avec leurs Maneuvres en grand desordre, sur tout l'Amirale, qui avoit plusieurs coups à l'eau, tout son Arriere brisé, & force Gens hors de combat. Les Ennemis luy ont dit que ce qui leur avoit fait conclure leur retour, estoit qu'ils avoient connu les Gardes de M. de S. Aignan, & que s'estant apperçus avec leur longue veuë, qu'il montoit luy-mesme dans le Vaisseau, ils

s'estoient bien imaginez qu'on n'oublieroit rien pour sa défense. Ce témoignage est bien glorieux pour ce Duc, qui joignant la liberalité à tant d'autres vertus qui l'accompagnent, ne se contenta pas de recompenser ceux de l'Equipage par des louanges, mais leur donna de l'argent pour s'estre si dignement acquitez de leur devoir. Ce fut là - dessus qu'un agreable Esprit de Fécam fit ces deux Vers, en parlant de luy à luy - mesme.

Il les mit en état de ne craindre plus rien,

Et les récompensa d'avoir sauvé leur Bien.

Les principaux Interessez ont été ravis de la maniere dont ce Duc s'est pris pour sauver leur Vaisseau contre toute apparence,

parence , & mesme contre leur attente.

C'est vous entretenir trop long - temps de Guerre. Je change de matière , & passe à un Sujet de Procès qui est arrivé icy depuis peu , & qui vous paroistra assez extraordinaire. Un Gentilhomme passant à pied dans la Rue avec deux Laquais , se sentit couvert d'eau qu'on luy jetta tout-à-coup d'une Fenestre. Il leva les yeux en haut pour voir l'Auteur de l'insulte , & apperçut un gros Singe qui ayant pris plaisir à l'arroser , prétendoit encor se divertir à luy casser la teste d'un Pot qu'il tenoit. Le Gentilhomme évita le coup en reculant , & ne fut pas moins chagrin de la méchante odeur que contracterent ses cheveux

en un moment, qu'il avoit été surpris de la subite inondation. Les Laquais qui mirent leur honneur à vanger leur Maistre, ramassèrent les débris du Pot, & pensant les jeter contre ce malicieux Animal qui faisoit des gambades en grinçant les dents, ils les jetterent malheureusement de travers contre un grand Miroir qui estoit attaché à côté de la Fenestre. La Maîtresse du Logis entroit alors dans sa Chambre. Elle estoit superstitieuse & avare. Le bruit du coup l'instruit de sa perte, & un Miroir cassé la fait souffrir doublement. Elle erie au meurtre. Grande rumeur dans le voisinage. Son Cocher sort avec trois Laquais armés de tout ce qu'ils peuvent rencontrer ; ils donnent sur ceux du Gentil-

homme, qui se croit obligé de les secourir. L'un est renversé par terre, l'autre à le bras percé d'une Broche, & l'Epée du Maistre auroit peut-être eu peine à le garantir luy-même des longues Armes qu'on luy oppoçoit, sans un vieux Conseiller qui les sépare, & qui interpose son autorité pour prendre connoissance de l'affaire. La Dame qui scçait que le Gentilhomme luy parle, vient promptement luy porter sa plainte. Elle ne demande pas seulement qu'on luy paye son Miroir cassé, elle veut qu'on luy réponde de tout ce qui luy doit arriver de funeste après un accident de si triste augure. Le Gentilhomme de son costé n'a pas de légères préventions. Outre son Laquals percé de la Broche, qu'il faut

qu'on luy rende sain & sauf, il soutient qu'on luy doit faire raison de l'infection de sa Chevelure. Le Conseiller les écoute, & sans vouloir prononcer, quoy qu'ils le fassent Arbitre du diferend, il porte la Dame à se consoler de son Miroir, & le Cavalier à se mettre en frais d'Essences pour reparer le desordre de ses cheveux. Je ne sçay si la Dame qui est un peu obstinée, en voudra demeurer là, mais je croy qu'en bonne justice le Singe devroit estre condamné aux despens. Cependant le Gentilhomme s'est diverty de son avanture, en l'écrivant à une Dame qu'il estime tres-particulierement. On peut croire que cette estime va loin, & que l'intelligence est forte entr'eux, puis qu'il luy a envoyé

son Portrait comme un préservatif assuré contre le chagrin de son absence. Il s'est fait peindre avec une Couronne sur la teste, pour avoir lieu de luy protester galamment qu'il n'en veut une que pour la mettre à ses pieds. La Dame en seroit fort digne, ayant de la beauté, de l'esprit, & assez de naissance, pour n'estre pas embarrassée du rang où un semblable présent la mettroit. Je crains bien pourtant que ce Portrait envoyé ne fasse une Affaire au Gentilhomme, car le Paquet fut ouvert en présence d'une Dame d'un fort grand mérite, à qui ses hommages n'ont point déplu, & qui le considérant assez pour luy avoir dit souvent qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, aura pu se chagriner de ce qu'il semble

qu'elle ne soit pas la seule maîtresse de son cœur. Ce Procès devroit estre plus redoutable au Cavalier que celuy du Singe. La chose le regarde. C'est à luy d'y mettre ordre. Il a de l'esprit, & comme il entend fort bien raillerie, je ne doute point qu'en matière de vœux partagez, il ne trouve moyen de la faire entendre aux autres.

Le mariage de Mademoiselle Ricouart d'Ervuille, dont le merite est connu, ayant été arrêté avec M. de la Levretiere Gouverneur de Condé, elle y fut menée au commencement de ce Mois, accompagnée de plusieurs Dames de ses Amies. Il vint au devant d'elle avec cinquante Officiers, & deux Compagnies de Dragons. Elle entra à Condé au bruit du Car-

tion, toute la Garnison estant sous les armes, & les Hayes jonchées de fleurs. Elle fut haranguée par les Officiers de la Ville, & par le Doyen à la teste de son Chapitre, & mariée dès la nuit même dans la Chapelle de M. le Gouverneur. C'est un Homme qui a tres-bien servy. Il est fort bien fait de sa personne, a beaucoup d'esprit & de complaisance, un grand Equipage, & une tres-bonne Table.

De Condé je retourne encor à Nimègue, où mille plaisirs nouveaux délassent tous les jours ceux qui prennent le soin des grandes Affaires qui s'y traitent. Les Filles de M^r le Marquis de Spinola, avec les Dames de leur suite, y reciterent dernièrement un Opéra en Italien.

Tous les Ambassadeurs , les Ambassadrices , & tous ceux qui ont caractère de ministre , s'y trouverent , à la réserve des Ambassadeurs de Brandebourg & de Hollande. Si j'apprens des particularitez de ce Divertissement , je ne manqueray pas de vous en faire part.

Je quitte la plume , car à moins de prendre cette résolution tout-à-coup , je voy bien que je ne finirois pas. J'attends le retour du Roy , pour vous faire un Journal entier des Divertissemens de Fontainebleau. Je vous le promets si remply , qu'il sera nouveau en beaucoup d'endroits pour ceux-mesmes qui ont toujours esté sur les lieux. J'y joindray un *Adieu aux Muses* , dont je suis certain que vous serez tres-contente , aussi-bien

que de quantité d'autres Pièces & d'agréables Histoires, que la grosseur de ma Lettre m'empêche de vous envoyer aujourd'hui. Pour vous consoler de ce retardement, vous trouverez dans mon Paquet la Seconde Partie de l'Heroïne mousquetaire. Je scay que c'est vous faire un présent que vous aimerez. Puis que la première vous a tant plu, celle-cy ne vous doit pas moins divertir. Il y a des choses très-finement tournées, & l'Auteur ne se peut tirer avec plus d'esprit qu'il fait des matières qui sont un peu délicates. Tout ce qui regarde la Baronne de Saint Sauveur, est fort plaisamment écrit; & de la maniere dont les Avantures de Christine-Saint-Aubin sont traitées, on n'a pas

102 LE MERCURE
à souhaiter qu'elles finissent si-
tôt. Réponse, s'il vous plaist,
sur l'explication que vos Amies
auront donnée à l'Enigme que
je leur propose.

A Lyon, ce 5. Octobre 1677.

TABLE DES MATIERES.

L'Amour Commode.
LHistoire de la fausse Provençale.

Le Roy donne à Monsieur le Marquis de Montanegre l'agréement de la Lieutenant de Roy de Languedoc.

Histoire de l'Enfant Ours.

L'Horloge des Amans.

Compliment de Monsieur de Robbin de l'Académie Royale d'Arles, à Messieurs de l'Académie Françoise, en leur présentant des Estampes de l'Obélisque élevé à la gloire du Roy dans la Ville d'Arles.

Académie de beaux Esprits établie à Turin par Madame Royale.

Autre Académie des Exercices du Corps, établie par la même.

T A B L E.

Enigme.

Ballade.

Histoire du Faux Milord.

Le nouveau Grand Vizir veut introduire de nouvelles manieres de recevoir les Ambassadeurs, dont il ne peut venir à bout.

Collation Impromptu.

Reproche de n'aimer point assez.

Confitures données.

Passion naissante.

Histoire de l'Amant Cocher.

Vers Irreguliers pour le Roy.

Particularitez d'un Régal donné à Nimegue par Monsieur le Comte d'Avaux Plenipotentiaire de France.

Compliment fait au Roy par l'Academie Françoise, Monsieur Quinaut Directeur de cette Compagnie portant la parole.

Le Roy donne au Fils de feu M. le

T A B L E.

- Comte de Cossé la Charge de:
Grand Pannetier de France,
Monsieur le Marquis de Foix est.
reçeu Chevalier d'Honneur de:
Madame.
- Monsieur de Matignon presté Ser-
ment entre les mains de Sa Ma-
jesté pour la Lieutenance de Roy
de Normandie.
- Mort de M. le President de Mai-
sons.
- Mort de Madame de Puiseux.
- Tout ce qui s'est passé dans l'Aca-
démie Françoise le jour de la
Distribution des Prix, avec plu-
sieurs particularitez qui regar-
dent l'Education de Monsei-
gneur le Dauphin, & les gran-
des qualitez de ce Prince.
- Inpromptu de M. le Duc de S. Ai-
gnan à M. le Dauphin, sur le
Chasteau de S. Germain gravé
par ce Prince.

T A B L E.

*Autres Vers de M.de Tierceville
sur le mesme Sujet.*

Suite des Nouvelles de la Guerre.

*Rondeau sur la Devise que le Prince Charles fit mettre sur ces Guidons en approchant de Metz.
Une Escadre de 3. Fregates Ostendaises attaque devant Fécamp un Vaisseau Marchand estimé quatre-vingt mille écus. Il est sauvé par les bons ordres de M. le Duc de S.Aignan.*

Histoire du Singe.

Mariage de Mademoiselle Ricourt d'Erouville, & de M.de la Louvetiere, Gouverneur de Condé.

Opéra représenté à Nimegue par les Filles de M. le Marquis de Spinola.

Fin de la Table.



Extrait du Privilege du Roy.

Par Grace & Privilege du Roy, Donné à
S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672.
Signé, Par le Roy en son Conseil, VILLE :
Il est permis au Sieur DAM de faire imprimer,
vendre & débiter par tel Imprimeur
& Libraire qu'il voudra choisir, un Livre
intitulé le **MERCURE GALANT**, en un ou
plusieurs Volumes, pendant le temps de dix
ans entiers, à compter du jour que chaque
Volume sera achevé d'imprimer pour la
première fois. Et défenses sont faites de
contrefaire lesdits Volumes, à peine de six
mille livres d'amande, ainsi que plus au
long il est porté esdites Lettres.

*Registré sur le Livre de la Communauté le
27. Février 1672.*

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Ledit Sieur DAM a cédé son droit de
Privilege à THOMAS AMAULRY, Libraire,
suivant l'accord fait entr'eux.

ON donnera un Tome du Nouveau Mer-
cure Galant, le cinquième jour de cha-
que Mois, sans aucun retardement.

